

ACTE IV, SCÈNE XI.

RITA L'ESPAGNOLE,

DRAME EN QUATRE ACTES,

Par MM. Ch. Desnoyer, Boulé, et Chabot de Bouin,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 17 OCTOBRE 1837.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
UN INCONNU.	M. MÉLINGUE.
RITA, duchesse de San-Félice. .	Mlle THÉODORINE.
LA COMTESSE DE VAUDRAY.	Mme DUPONT.
JULES DE VAUDRAY, son fils.	M. SURVILLE.
PEREZ, intendant de la duchesse.	M. RAUCOURT.
LE MARQUIS DE SANNOIS.	M. EUGÈNE.
LE VICOMTE DURANTAL.	M. ALFRED.
LE CHEVALIER DE SERVIGNÉ	M. ÉMILE-DUPUIS.
FRANÇOISE, fermière.	Mlle CLARA STÉPHANY.
ANTOINE, valet de la duchesse.	M. A. ALBERT.
DAMES ET SEIGNEURS, PAYSANS ET VALETS.	

L'action a lieu dans le commencement de la Régence ; le premier et le quatrième acte se passent à Versailles ; le deuxième et le troisième en Bretagne.

ACTE PREMIER.

LES ROUÉS.

La scène se passe à Versailles, chez la duchesse. Un petit salon. Sur le devant de la scène, à la droite du public, une toilette. Au fond, trois portes conduisant à d'autres salons richement éclairés Deux autres portes latérales, sur le premier plan, celle de droite conduit au boudoir de la duchesse ; par celle de gauche, on entre du dehors.

SCENE PREMIERE.

RITA, PEREZ, UNE FEMME DE CHAMBRE, VALETS.

Rita est assise devant une glace, une femme de chambre est auprès d'elle, et achève sa toilette. Perez, sur le troisième plan, est entouré de valets à qui il donne des ordres.

PEREZ, *aux valets*. N'oubliez rien de ce que je vous ai dit... Le bal pour dix heures. . qu'à neuf heures les salons soient éclairés... Vous ferez aussi disposer les tables de jeu... Antoine, je te charge de l'illumination des jardins.

ANTOINE. Cela suffit, monsieur Perez, vous serez obéi.

Ils sortent de différens côtés.

RITA, *à sa femme de chambre, en se regardant avec complaisance devant une glace:* C'est bien, je suis contente... laissez-moi.

Sortie de la femme de chambre.

SCENE II.

RITA, PEREZ.

RITA. Approche, mon bon Perez, mon fidèle serviteur... Crois-tu que je plairai? Me trouves-tu assez belle pour faire mourir de dépit toutes les nobles dames que j'ai invitées à cette fête?

PEREZ. Vous m'aviez promis, ma bonne maîtresse, de ne plus...

RITA. De ne plus être coquette... c'est vrai; mais que veux-tu? je suis femme, et j'y reviens toujours malgré moi... la force du naturel... Oh! mais je me corrigerai, je te le jure... Tu m'as dit, toi à qui il est permis de tout me dire, et que je veux toujours croire, mon brave Castillan, tu m'as dit combien, à cette cour de Versailles où m'a jetée ma destinée, on est prêt à calomnier ma conduite... moi qui n'ai fait de mal à personne, j'ai des ennemis, beaucoup d'ennemis.

PEREZ. Tous ceux dont vous avez refusé d'être un peu plus que l'amie, et toutes celles qui sont délaissées par leurs adorateurs, depuis que vous avez paru à la cour... Ces dames ne vous pardonnent pas de leur avoir enlevé tant d'hommages.

RITA. Et ces messieurs ne me pardonnent pas d'avoir été pour eux plus inhumaine que toutes ces dames... Oui, Rita l'Espagnole a vu à ses genoux l'élite de la noblesse, rejetons dégénérés des plus anciennes familles de France, plus glorieux d'obtenir un succès de boudoir, que de contribuer par leur bravoure au gain d'une bataille, qui regardent comme le plus beau de leurs titres celui...

PEREZ. Celui de roué... c'est un mot de création nouvelle, mot qui fera époque en France; nous autres Espagnols, nous n'avons pas de ces idées-là... Pour nous, un roué, c'est tout bonnement un scélérat, un voleur de grand chemin qui expire sur la roue; mais pour les courtisans de monseigneur le régent, un roué, c'est le reste le plus pur de l'ancienne chevalerie; c'est l'homme gracieux et élégant par excellence, l'homme à bonnes fortunes auquel ne doit pas résister la plus vertueuse des femmes; enfin, c'est le comte de Nocé, ou le jeune duc de Richelieu... Ah! c'est une admirable langue que la langue française; il ne s'agit que de la bien comprendre.

RITA. Eh bien, je les ai vus tous solliciter, mendier un seul de mes regards.... J'ai entendu le brillant Richelieu lui-même jurer à mes pieds qu'il m'adorait, que d'un mot de ma bouche allait dépendre ou sa vie ou sa mort!... oui, sa mort, c'est ce qu'ils disent tous. J'ai constamment refusé de les croire, et tous ils vivent aujourd'hui.

PEREZ. Ils vivent parfaitement, et ils jouissent de la vie.... mais ils vous détestent.

RITA. Les misérables!... que leur vengeance a été lâche et petite!... comme ils ont cherché à me flétrir parce que j'avais repoussé le titre de leur maîtresse!... Restée veuve à vingt ans, je pleurais l'homme généreux à qui je devais un nom et des richesses... Ils ont calomnié jusqu'aux pleurs que je versais sur la tombe d'un vieillard. Puis, lorsque le sourire a reparu sur mes lèvres, lorsqu'au milieu de l'ivresse des fêtes, et proclamée par eux la plus belle, j'ai laissé voir, pauvre femme, un mouvement de joie, d'orgueil peut-être, ils m'ont fait un crime de cette joie, comme ils m'en avaient fait un de ma douleur. Je persistais à rejeter leurs hommages, et ils ont prétendu que des intrigues secrètes pouvaient seules armer mon cœur de cette sévérité. Ah! la pensée de toutes leurs calomnies me fait encore trembler de colère. Toujours froide et calme en apparence, toujours rieuse lorsqu'ils venaient me reparler de leur amour, je ne leur ai pas laissé voir quelle indignation ils avaient soulevée dans mon ame... Mais avec toi, Perez, avec toi seul, je ne veux pas me contraindre, et quand je voudrais te cacher ce que j'éprouve, ne le devinerais-tu pas?... Eh bien! sous cette riche toilette, le front couronné de fleurs, et à l'instant de présider une fête, lorsque je songe à cette vie brillante en apparence, et que leur perfidie m'a faite si misérable, je souffre... et je suis prête à répandre des larmes... Ah! les infâmes! les infâmes!...

PEREZ. Ma bonne maîtresse, contenez vous... et songez bien que ces larmes, un de ces nobles seigneurs, un de ces roués pourrait les surprendre.

RITA. Je ne pleure plus, Perez.

PEREZ. Mais si vous avez quelque amitié pour votre vieux serviteur; si j'ai tenu, moi, le serment fait au lit de mort de ma pauvre femme, votre fidèle nourrice, de vous consacrer ma vie jusqu'à son dernier souffle; si vous croyez que mon cœur bondit de colère en pensant à vos ennemis.... madame la duchesse, éloignez-vous à tout jamais de cet odieux séjour... que cette fête soit la dernière.

RITA. Oui, bientôt nous partirons.

PEREZ. Pour l'Espagne?... Je reverrai ma patrie!

RITA. Pas encore; mais je quitterai Versailles... j'irai passer la belle saison en Bretagne, dans mon château de Kervan.... Il le faut... des affaires à régler... la succession de mon mari... puis, nous retournerons à Madrid.

PEREZ. Enfin!

RITA. Mais aujourd'hui... aujourd'hui, la duchesse de San-Felice fera dignement ses adieux à la cour de Versailles... On ne supposera pas qu'elle se retire de dégoût et de lassitude, qu'elle fuit en tremblant devant les perfidies de ses ennemis... On la verra partir radieuse et triomphante, objet d'envie et non point de pitié... Oui, Perez, ce bal, je veux qu'il soit long-temps après mon départ le sujet de tous les entretiens; qu'il efface le souvenir de ceux qui l'ont précédé... (*Musique.*) Ah! déjà les salons se remplissent.

PEREZ. Oui... M. le vicomte Durantal, M. le chevalier de Servigné.

RITA. Je te laisse, ami... moi, pour les recevoir, j'ai besoin de plus de calme et de sang-froid.... Dans un instant je reviens.

Elle sort par la petite porte à la droite du public, sur le devant de la scène.

SCENE III.

PEREZ, DURANTAL, SERVIGNÉ, SEIGNEURS.

De jeunes seigneurs, parmi lesquels Durantal et Servigné, paraissent au fond dans les salons.

DURANTAL, *entrant en scène.* Sur mon ame, chevalier, c'est vraiment une fête royale que nous donne ce soir notre belle duchesse.

SERVIGNÉ. Et quel est le génie qui a présidé à toutes ces merveilles?

PEREZ. Le génie... c'est moi.

DURANTAL. Ah! Perez!... le bon, l'honnête Perez, le compagnon inséparable de notre divine Espagnole, son intendant, son factotum, son ami... homme universel, qui renferme dans sa tête plus de savoir et de connaissance que nous n'avons à nous tous de quartiers de noblesse... Je vous le recommande, messeigneurs, comme un médecin très-habile, un chimiste dont le talent va jusqu'à la magie... Le hasard me l'a fait surprendre un jour au milieu de ses alambics et de ses fourneaux; il était sublime!... C'est pour cela qu'il possède toute la confiance de la duchesse... Songez-y donc, il peut fabriquer à sa fantaisie des philtres pour rajeunir, pour rendre amoureux... que sais-je?... il en a de toutes les espèces... Aussi, Dieu me garde de me brouiller jamais avec lui.... un sorcier!

PEREZ. Avez-vous fini, monseigneur?

DURANTAL. Non, vrai! tu peux compter, Perez, que tu as en moi un ami véritable, et vienne la mort de mon oncle le commandeur, je te prends à mon service, à moins cependant qu'il ne vienne la fantaisie au vieux pécheur de me déshériter... ou d'emporter avec lui sa fortune en enfer.

PEREZ. Il vous resterait l'espérance d'aller l'y joindre.

DURANTAL. Hein! plaît-il? le joindre...

SERVIGNÉ. En enfer... Eh! eh! eh! mon cher vicomte, tu me fais terriblement l'effet d'en prendre le chemin.

DURANTAL. Eh! eh! eh! mon pauvre chevalier, tu me fais terriblement l'effet d'y marcher avec moi.

SERVIGNÉ. Aussi, est-ce parce que je me vois damné en perspective que je commence par goûter de mon vivant toutes les joies du paradis.

DURANTAL. Et, comme nous mettons au nombre de nos plus doux moments ceux où nous venons nous damner auprès de ta belle maîtresse, hâte-toi de nous annoncer.

PEREZ, *se plaçant devant la porte par où Rita vient de sortir.* Désespéré, c'est inutile.

DURANTAL. Inutile!

TOUS. Inutile!

DURANTAL. Et depuis quand cette chère duchesse ne serait-elle plus visible pour nous?

PEREZ. Pas plus pour vous que pour d'autres, mes nobles seigneurs.

SERVIGNÉ. Maître Perez se permet donc de railler?

PEREZ. Quelquefois, pas souvent, et aujourd'hui, je suis très-sérieux.

DURANTAL. Bien te prend de ne pas t'y jouer avec des gens de notre sorte.

PEREZ, *secouant la tête d'un air d'ironie.* Dieu m'en garde, messeigneurs!

SERVIGNÉ. Prouve-le donc en nous annonçant.

PEREZ. Non.

SERVIGNÉ. Encore la même réponse

PEREZ. Oui.

DURANTAL. Je te conseille d'obéir.

PEREZ. Oh! pour cela, non.

DURANTAL. Misérable!... ailleurs que chez la duchesse, tes épaules de rustre auraient déjà fait connaissance avec le plat de ma lame.

PEREZ, *froidement.* Calmez-vous, mon jeune seigneur... et faites en sorte de bien

vous graver ceci dans la mémoire... Vous avez plaisanté tout-à-l'heure sur mes connaissances, mes travaux en chimie, et vous aviez raison... car si le vieux Perez a la manie... Eh! qui n'en a pas à soixante ans?... de passer une heure ou deux de temps en temps dans son laboratoire, s'il trouve là une occupation qui le distrait et l'amuse, il sait bien qu'à son âge on n'a plus assez de temps pour s'instruire, et il n'a pas la prétention de devenir ou un savant, ou un sorcier. Mais, avant de se livrer à cette étude paisible, avant d'être au service de Mme la duchesse, Perez a été soldat, et de cette profession il lui est resté plus que le souvenir... il lui est resté ce qui vaut mieux pour se défendre et se venger que tous les philtres du monde, un mousquet, une épée et un poignard. (*Mouvement des seigneurs.*) Il y a quelques années, j'avais accompagné ma maîtresse à Naples, lorsqu'un soir, un noble italien, qui ainsi que moi suivait à cheval une rue déserte, eut l'imprudence, je ne me souviens guère à quel propos, de me frapper de son fouet.

DURANTAL, *avec ironie*. Et qu'en advint-il, maître Perez?

PEREZ. Il en advint, monsieur le vicomte, que je le tuai sur la place!

DURANTAL, *à part*. C'est un sauvage que cet Espagnol!

SCENE IV.

LES MÊMES, SANNOIS.

SANNOIS, *qui a paru au fond, et a entendu les dernières paroles de Perez*. C'est bien... c'est très-bien, mon cher Perez, tu es le type du dévouement et de la fidélité.

PEREZ. Merci... (*A part.*) Avec tes complimens, toi, je te déteste encore plus que tous les autres.

SANNOIS, *légèrement*. Ah çà! nous sommes donc incorrigibles?...

DURANTAL. Incorrigibles?...

SANNOIS. C'est le mot... Voulez-vous que je vous dise, galans chevaliers, ce que vous venez faire ici avant l'heure du bal?... Vous venez brûler l'encens aux pieds de l'idole du jour... Eh! mes pauvres amis, vous voulez donc perdre le peu de raison qui vous reste?... Vous me direz que celui qui aujourd'hui vous prêche la sagesse, hier encore était aussi fou que vous... Soit! mais, Dieu soit loué, j'ai pris mon parti; et si je compte une bonne fortune de moins, en revanche, je compte une amie de plus... il y a bénéfice.

PEREZ. Je ne sais pas au juste si vous êtes de bonne foi, monsieur le marquis... je le désire, mais... mais je ne le crois pas... Au revoir, mes nobles seigneurs.

Il sort par la porte à la gauche du public.

SCENE V.

LES MÊMES, *excepté* PEREZ.

SANNOIS. Insolent!

DURANTAL. Attrape, marquis!

SANNOIS. C'est votre faute aussi... que diable allez-vous, novices que vous êtes, vous attaquer à ce rude vieillard, modèle de la fidélité... animale?

SERVIGNÉ. Ne vas-tu pas nous quereller, toi qui ne crains pas de déserter notre cause?

DURANTAL. Et de te déclarer le champion d'une coquette?..

SANNOIS. Moi, son champion! ah! ah! ah! bonnes gens que vous êtes, je vous pardonne de m'avoir soupçonné. Votre esprit n'est pas à la hauteur du mien, et vous étiez incapables de deviner mes grands projets.

DURANTAL. Tes grands projets! comment!

SANNOIS. Écoutez... écoutez-moi, et prosternez-vous devant votre maître. Cette coquette, cette Espagnole superbe et indomptable, je la hais plus à moi seul que vous tous ensemble; et pour moi, dont elle a insolemment repoussé les hommages... oui, je ne m'en cache pas, dès ma première déclaration, j'ai reçu d'elle mon congé, mais un congé formel, définitif, dans les termes les plus polis et les plus ironiques du monde, de manière à m'ôter jusqu'à la pensée de lui reparler jamais de mon amour. Aussi, pour la voir se prendre à quelque piége infernal, à quelque bonne rouerie, je donnerais ce que j'aime le mieux, mon beau cheval anglais et ma jolie danseuse. Ah! madame la duchesse! vous restez de marbre devant toutes les séductions; et nous, vos victimes, nous blessés dans notre orgueil d'hommes à bonnes fortunes, vous vous figurez follement que nous vous permettrons de vous conserver vertueuse, irréprochable, et cela, à la cour du régent... erreur! seulement, votre chute fera plus de bruit que les autres... Et cela sera, car je l'ai voulu, car ce projet qui doit vous perdre a été profondément médité, mûri dans cette tête, dans la tête de votre plus mortel ennemi.

DURANTAL. Tais-toi... quelqu'un s'approche.

SANNOIS. Oui, c'est Jules de Vaudray. Pour celui-là, je le déclare incurable. Il conserve à notre belle inhumaine une adoration, des sentimens qui feraient honneur au bourgeois de Paris le plus crédule... et le plus bête.

DURANTAL. Silence, donc! il vient à nous.

Jules paraît au fond, s'avançant lentement et tristement.

SCENE VI.

LES MÊMES, JULES.

SANNOIS, *d'un ton dégagé.* Salut au chevalier Jules de Vaudray!....

JULES, *lui tendant machinalement la main.* Bonjour, marquis de Sannois... messieurs!...

SANNOIS. Si j'ai bonne mémoire, vous êtes des nôtres cette nuit... je crois avoir entendu prononcer votre nom par notre aimable duchesse.

JULES. Voici son invitation.

SANNOIS. Et vous vous garderez bien d'y manquer?

JULES. Je ne sais...

SANNOIS, *avec étonnement.* Vous ne savez?...

JULES. Je vois peut-être cet hôtel pour la dernière fois.

SANNOIS. En voilà bien d'une autre!... la volonté de la duchesse serait-elle pour quelque chose dans cette résolution?

JULES. Non... Rita me voit sans répugnance, comme sans plaisir.

SANNOIS. Alors, pourquoi la fuyez-vous?

JULES, *avec douleur.* Pourquoi? c'est que... pour un amour comme le mien, l'indifférence est cent fois plus cruelle que la haine.

SANNOIS, *à part, à ses amis.* Que vous disais-je? Pauvre chevalier!... incurable! (*Haut.*) Allons, cher ami... c'est trop tôt se désespérer... Qui sait? peut-être abandonnez-vous la partie au moment de la gagner... Les femmes sont tellement capricieuses!.. Votre inexorable est peut-être à la veille de s'humaniser pour vous... Enfin, peut-être...

JULES. Eh bien, achevez, monsieur le marquis... que voulez-vous dire?

SANNOIS. Par principe, autant que par prudence, je crois peu à la vertu des femmes. A mon sens, leur réputation dépend presque uniquement du plus ou du moins de discrétion de leurs adorateurs... c'est au point qu'en voyant un brillant mousquetaire de service à la porte du régent, ou un grand seigneur au petit lever, on pourrait dire, sans trop les offenser: voilà peut-être la réputation de Mme la marquise qui monte la garde; ou bien la vertu de Mme la baronne qui fait la révérence à son altesse royale.

JULES. Assez, monsieur de Sannois, assez... Un tel langage...

SANNOIS. Tout le monde ici vous le tiendra comme moi, et si vous aviez encore pour vous conseiller à ma place votre frère aîné, le brillant Henri de Vaudray...

JULES Henri! mon frère... quel souvenir m'avez-vous rappelé?... et dans quel moment?

SANNOIS. C'est un noble et brave gentilhomme, que chacun de nous doit se glorifier de choisir pour modèle... N'est-il pas vrai, messieurs?... Celui-là ne se serait jamais laissé prendre aux piéges dorés de notre belle Espagnole... Cavalier accompli, au langage séducteur, irrésistible... enfin, digne élève de Richelieu, déjà il commençait à égaler, à surpasser son maître; chaque jour voyait augmenter la liste de ses conquêtes, lorsque je ne sais quelle fatale destinée l'a entraîné loin de nous, loin de la France.

JULES. Dites plutôt, monsieur, qu'un Dieu tutélaire, jaloux de l'honneur de notre famille, l'a fait rougir tout-à-coup de lui-même, de sa jeunesse inactive: il a préféré alors aux délices de la cour l'Océan et ses tempêtes; le pont d'une frégate à un boudoir; au misérable plaisir de tromper une femme, celui de conduire des hommes à la victoire... Ah! c'est alors, messieurs, qu'il fallait se glorifier de le choisir pour modèle! et moi qui l'aimais tant, moi qui avais juré avec lui que nos deux existences seraient à jamais inséparables... Lorsque j'ai voulu le suivre, j'ai été retenu par les larmes de ma mère... elle tremblait de voir partir à la fois ses deux enfans... je me suis arraché des bras de mon frère pour rester auprès d'elle... et depuis, j'ai paru à mon tour au milieu de cette cour de Versailles, pour y prendre, grâce aux rigueurs de la duchesse, ce désespoir, ce dégoût mortel de la vie, que rien ne peut vaincre, rien, pas même la tendresse d'une mère, pas même le souvenir d'un frère et l'espérance de le revoir!

SANNOIS. Mais, encore une fois, chevalier, c'est du délire, c'est de la folie. Que diable! nous ne sommes plus au temps des Amadis... je vous en conjure, soyez de

votre siècle... Une coquette vous dédaigne, oubliez-la, et vengez-vous par quelque bonne perfidie.

JULES. Me venger! ah! monsieur, me venger d'une femme!... et d'une femme que je regarde, quoi que vous en disiez, comme la plus vertueuse en même temps qu'elle est la plus belle de toutes.... Ah! brisons là-dessus... car je ne pourrais davantage vous entendre parler avec cette légèreté de la duchesse de San-Felice, de celle à qui je serais honoré de faire accepter aujourd'hui et mon nom et ma main.

SANNOIS. Vraiment? c'est à ce point-là? (*A part.*) Au fait, il est bon à faire un mari, et voilà tout... c'est un homme perdu!... (*Haut.*) Je n'insiste pas, mon cher ami; et comme j'aperçois votre inhumaine qui se dirige de ce côté...

JULES. Rita!...

Mouvement de tous les seigneurs.

SANNOIS. Je veux du moins vous servir en ami, en vous ménageant un tête-à-tête.

JULES. Oui, de grâce, laissez-moi, il faut que je lui parle.

SANNOIS. A votre aise! Messieurs, qui m'aime me suive! nous avons encore une heure avant le premier coup d'archet... je vais la passer au cabaret le plus joyeusement possible.

TOUS. Au cabaret!

Ils sortent par le fond. Rita rentre par la porte à la droite du public.

SCENE VII.

RITA, JULES.

JULES. Ah! de ce dernier entretien va dépendre ma dernière espérance!

RITA, *saluant avec grâce.* C'est vous, monsieur le chevalier... vous m'attendiez peut-être?

JULES. J'ai voulu vous revoir, madame la duchesse, avant de me séparer de vous pour toujours.

RITA, *souriant.* Pour toujours!.... oh! laissez-moi croire qu'un tel projet. .

JULES. Je le tiendrai.

RITA. Nous verrons...

JULES. Je le jure.

RITA. J'ai entendu prononcer tant de sermens, que je finis par ne plus croire à un seul.

JULES. Je vous dis, madame la duchesse, que si je sors de ce salon sans qu'un mot de votre bouche m'ait rendu l'espoir et le courage... vous ne me reverrez jamais.

RITA. Et moi, je vous dis, monsieur le chevalier, que je n'ajoute pas foi à cette parole... que tous vos nobles amis me l'ont souvent adressée, en affectant, comme vous le faites maintenant, le plus violent désespoir, et que tous je les ai revus... lorsqu'ils ont été bien convaincus que je ne voulais, que je ne pouvais être pour eux qu'une amie.... comme je vous offre d'etre la vôtre.

JULES. Si vous me confondez en effet avec ceux dont jusqu'à ce jour vous avez repoussé les hommages, si vous ne voyez dans mes chagrins rien de plus vrai, de plus réel que leur douleur de commande, si vous me donnez le titre de votre ami comme ils l'ont reçu de vous.... eux que vous haïssez, et que vous méprisez au fond de l'ame... alors, madame, tout est fini dès à présent entre nous, et notre dernière entrevue ne se prolongera pas..... Adieu...

RITA. Restez... un instant, un instant encore.... Et si vous êtes sincère, monsieur... car je vis dans un monde où il me faut douter de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends..... pardonnez-moi de vous avoir méconnu, affligé peut-être, sans le vouloir... pardonnez-moi : si vous êtes sincère, c'est avec franchise aussi que je vous parle. Un homme d'honneur, lorsqu'une femme lui a déclaré qu'elle ne partagera point son amour, doit renoncer à elle sans se plaindre.

JULES. Aussi, je ne me plains pas, et ma résolution est prise, madame.

RITA. Et vous partez?

JULES. Sur-le-champ... et je le répète, quoique tout-à-l'heure ce mot vous ait fait sourire, pour toujours.

RITA. Mais... votre mère...

JULES. Ma mère!... elle aussi ne reverra jamais son enfant....

RITA. Ah! monsieur... vous n'avez pas le droit de l'abandonner.... songez que vous lui restez seul; que votre frère est loin d'elle; que tous les jours il expose sa vie, et que la vôtre du moins, la vôtre appartient à votre mère.

JULES. Ah! par pitié, ne prononcez plus ce nom qui me rendrait faible, lorsque j'ai besoin de tant de courage. Ma mère! et toi, mon cher Henri, mon frère bien-aimé... tu ne me retrouveras plus à Versailles pour m'embrasser à ton retour, pour être heureux de ton bonheur et de ta gloire. Non, madame, non ce séjour, trop plein de votre présence, ne peut plus être le mien, si vous ne m'aimez pas... si vous me refusez le titre de votre époux.

RITA. Monsieur, dussiez-vous me haïr, dussiez-vous être aussi injuste que tous les autres, je ne vous donnerai pas un espoir que je n'aurai jamais la volonté de réaliser... Partez, puisqu'il le faut, puisque de votre éloignement dépend votre repos qui m'est cher; mais fixez un terme à votre exil... ou plutôt, maintenant, je ne reçois pas encore vos adieux; songez que je compte vous revoir ce soir à mon bal... et alors, plus calme sans doute, en pensant que ma résolution est irrévocable; vous renoncerez à la vôtre, vous consentirez à être un frère pour moi... oui, c'est l'amitié d'une sœur que je vous offre.

JULES. L'amitié d'une sœur!.. (*A part.*) Allons, comme la sienne, ma résolution est irrévocable. (*Haut.*) Adieu! adieu, madame!

RITA. Mais je vous reverrai?

JULES. Peut-être.

Elle lui tend la main; il la porte convulsivement à ses lèvres; elle la retire vivement, et il sort d'un air désespéré par la porte du fond.

SCENE VIII.

RITA, *seule, suivant des yeux le chevalier qui s'éloigne.*

Pauvre jeune homme! je ne m'attendais pas à cette morne tristesse... ce désespoir... Allons, après les réflexions sérieuses que j'avais faites avec Perez, il ne me manquait plus que le chagrin du chevalier de Vandray pour détruire tout le plaisir que j'attendais à ce bal.

SCENE IX.

RITA, PEREZ.

PEREZ, *entrant par la porte de gauche.* Mme la comtesse de Vaudray est là, dans le salon d'attente...

RITA. Ah! sa mère!...

PEREZ. Qui demande avec instances à parler à madame la duchesse.

RITA, *agitée.* La comtesse de Vaudray! mais je la connais à peine... que peut-elle avoir de si pressé à me dire, qu'elle tienne à me voir en ce moment, quand je me dois à tant de monde?

PEREZ. C'est ce que je n'ai pas manqué de lui dire... mais elle m'a répondu en me conjurant de l'annoncer, et cela les larmes aux yeux!

RITA. Tu me fais trembler... Qu'elle entre... à l'instant, à l'instant même, Perez.

PEREZ, *remonte vers la porte à la gauche du public, fait un geste au dehors, et annonce.* Mme la comtesse de Vaudray...

Entre la comtesse pâle et agitée. Rita fait un signe à Perez qui sort après avoir préparé deux fauteuils auprès de la toilette de Rita.

SCENE X.

RITA, LA COMTESSE, *puis* PEREZ.

LA COMTESSE, *voulant se jeter aux pieds de Rita.* Ah! madame!.. au nom du ciel, sauvez, sauvez mon enfant!

RITA. Comment! que voulez-vous dire? le sauver?... Quel danger le menace? et que puis-je faire pour l'en préserver?

LA COMTESSE. Pardonnez, madame la duchesse... à l'émotion que j'éprouve... à mes frayeurs... Me faire annoncer chez vous à cette heure, et lorsque dans vos salons tout est prêt pour une fête, venir troubler votre joie par l'aspect de ma douleur... Ah! c'est mal, n'est-ce pas? et je croirais ne pas trouver grâce devant vous, si je n'avais mon excuse dans un mot, un seul... je suis mère!

RITA. Oh! vous n'avez pas besoin de vous justifier, madame... je m'estimerai trop heureuse si je puis sécher vos larmes, dissiper vos craintes... Parlez, qu'attendez-vous de moi?

LA COMTESSE. Madame.... je viens vous renouveler en tremblant une demande que mon fils vous a souvent adressée, et qui est demeurée sans réponse. Notre famille est une des plus nobles et des plus anciennes de France; notre fortune est, je crois, égale à la vôtre.... Madame la duchesse!... Rita, voulez-vous être ma fille? Voulez-vous être la femme du chevalier de Vaudray .. Oh! je vous en supplie, il y va de ses jours, peut-être...

RITA. De ses jours!

LA COMTESSE. Oh! si, comme moi, il y a une heure, vous eussiez été témoin de son agitation, comme moi vous seriez épouvantée. Son regard fixe semblait craindre mon regard... et puis, ce baiser qu'il m'a donné... ah! j'ai cru que c'était le dernier!

RITA. Remettez-vous... bientôt il sera dans vos bras!..Tout-à-l'heure il m'a parlé de départ, de la nécessité de quitter Versailles... mais ce n'est que ce soir qu'il doit prendre congé de moi... Il est ici.

LA COMTESSE, *avec joie.* Ah! il est ici!

RITA. Vous allez le voir. (*Elle court à la table, et sonne; Perez paraît; elle continue.*) Écoute, Perez... sans affectation, sans laisser rien paraître... parcours les salons, trouve M. de Vandray, et invite-le de ma part à te suivre ici... va.

Il sort par le fond.

LA COMTESSE. Soyez bénie, madame, vous qui comprenez les terreurs d'une mère!... vous qui semblez les partager!... Ah! maintenant, j'espère pour mon enfant... mais, madame, ne soyez pas généreuse et compatissante à demi... il vous aime... il vous aime avec passion, avec délire!... ce secret, il l'a versé dans mon sein en pleurant... Mon fils!... mon pauvre Jules!... Vous le sauverez, n'est-ce pas? vous le sauverez?

RITA, *la faisant asseoir auprès d'elle.* Veuillez m'entendre, madame la comtesse : depuis deux ans, je suis veuve de M. le duc de San-Felice... On m'avait ordonné d'être sa femme... j'obéis en tremblant, et ne voyant pour moi que chagrins et misère dans l'avenir... et pourtant, dire que ce vieillard ne fut pas pour moi généreux et bon, serait calomnier sa mémoire... Tout le temps que dura notre union il n'est pas d'attentions délicates, de tendres soins dont il n'ait entouré mon existence... mes désirs, quels qu'ils fussent, étaient devinés aussitôt que conçus... Enfin, je n'étais plus orpheline, j'avais retrouvé le plus indulgent et le meilleur des pères!... (*tristement*) aussi je fus heureuse... heureuse comme pouvait l'être à vingt ans une Espagnole aux pensées ardentes et romanesques!... Je devins libre... Oh! alors, je jurai de réaliser le rêve de toutes mes heures; je jurai de me conserver à celui que j'étais appelée à aimer d'amour, fût-il pauvre et obscur... ou si cette joie devait m'être refusée, de mourir duchesse de San-Felice!

LA COMTESSE. Et mon pauvre Jules n'est pas aimé de vous, lui, si digne de l'être!

RITA, *avec fierté.* Ni lui, ni personne, madame la comtesse...

LA COMTESSE. Mais votre vieux serviteur tarde bien à revenir, et lui! lui! mon fils!... je ne le vois pas!...

RITA. En effet... Allons, calmez-vous, dans un instant sans doute..

LA COMTESSE. Du calme! et maintenant peut-être... Malheureux enfant! me faut-il le voir expirer lentement sous mes yeux? ou, ce qui serait plus affreux encore, le voir échapper, par un crime aux tourmens qu'il endure?...

RITA. Dieu et le souvenir de sa mère écarteront de lui cette funeste pensée.

LA COMTESSE. Dieu m'a déjà deux fois épargné cette horrible douleur!

RITA, *la regardant avec effroi.* Que dites-vous?

LA COMTESSE. Ce que j'aurais voulu taire au monde entier... ce que je voudrais oublier moi-même...

RITA. Achevez!...

LA COMTESSE. Apprenez donc que moi, sa mère, j'ai vu deux fois déjà la mort menacer ce front chéri que j'avais si souvent couvert de mes baisers... que deux fois mes mains tremblantes ont arraché de ses mains l'arme fatale!...

RITA, *épouvantée.* Ah!..

LA COMTESSE. Depuis ce moment, pour moi plus un instant de bonheur ni de repos... mais une vie de terreurs et de souffrances... le jour, lorsqu'il s'éloigne, ou que son absence se prolonge, ce sont d'horribles pressentimens qui s'emparent de mon cœur... son sommeil me semble-t-il agité, de nouvelles craintes viennent m'assaillir, et la nuit, la nuit entière me voit à son chevet, épiant et redoutant son réveil... Ah! c'est mourir mille fois!

RITA, *pleurant.* Madame, je vous en conjure, revenez à vous, ce trouble, cette agitation...

LA COMTESSE. Ah! c'est que je l'aime tant, mon Jules! Rita, s'il en est temps encore, vous révoquerez deux sentences de mort; car si je le perdais, lui, je ne lui survivrais pas.

Ici, jusqu'à la fin de la scène, on entend exécuter en sourdine la musique du bal.

RITA. Vous voulez donc que j'anéantisse d'un mot toutes mes illusions, tous mes rêves de bonheur?...

LA COMTESSE. Je veux... je veux que vous sauviez mon enfant!... Tenez... tenez, je suis à vos genoux!... j'élève vers vous mes mains jointes et suppliantes!... grâce! grâce pour mon fils!

RITA. Vous, à mes pieds! ah! relevez-vous, madame la comtesse... relevez-vous... ma mère! relevez-vous!

LA COMTESSE. Ah! Rita!.. ma fille!.. ma fille bien-aimée!!

Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre, la comtesse couvre Rita de baisers. Perez entre par le fond.

SCENE XI.

LES MÊMES, PEREZ, *et presque aussitôt* SANNOIS, DURANTAL, SERVIGNÉ, *et* TOUS LES CONVIVES.

RITA, *courant au-devant de Perez.* Eh bien! eh bien! Perez?..

PEREZ. M. le chevalier de Vaudray n'est pas à l'hôtel.

LA COMTESSE, *s'écriant.* Grand Dieu!..

RITA. Mais il est impossible qu'il ne soit pas ici... je vais moi-même...

Les portes du fond s'ouvrent; la société, Sannois, Durantal et Servigné en tête, débouche de tous côtés.

RITA, *allant vivement à Sannois.* Jules de Vaudray? dites, monsieur le marquis, avez-vous vu Jules de Vaudray?

SANNOIS. Avant le bal, oui, madame la duchesse... mais, si nous devons l'en croire, il est parti.

LA COMTESSE *et* RITA. Parti!

SANNOIS. En nous quittant, madame, le chevalier nous a annoncé qu'il montait en chaise de poste.

LA COMTESSE. Parti!

SCENE XII.

LES MÊMES, ANTOINE.

Antoine entre, salue, et remet une lettre à Rita.

RITA. Quelle est cette lettre?

ANTOINE. De la part de M. le chevalier de Vaudray.

LA COMTESSE. Ah! de mon fils!... lisez, madame, je vous en conjure, lisez.

Sortie d'Antoine.

RITA, *lisant.* « Vous m'avez offert,
» Rita, l'amitié d'une sœur. Merci de votre
» compassion... mais je le sens, moi, je
» n'aurais jamais le courage de vous ai-
» mer en frère. Je vous ai dit que je
» ne vous reverrais jamais, madame la
» duchesse... Je veux à présent vous re-
» voir une fois encore, la dernière... oui,
» tout-à-l'heure, à minuit... daignez ou-
» vrir la fenêtre de votre salon qui donne
» sur le parc, regardez... et mes yeux
» pourront se fixer sur les vôtres une der-
» nière fois. »

Rita ouvre précipitamment la fenêtre; la comtesse marche vivement avec elle.

RITA. Ah! le voilà...

LA COMTESSE. Mon fils! il peut vivre!... il peut être heureux encore!...

On entend au dehors un coup de pistolet; cri général; la comtesse s'évanouit.

RITA, *la soutenant.* Malheureuse mère!

SANNOIS, *sur le devant de la scène aux jeunes gens.* Pauvre fou! voilà pourtant où l'a conduit son amour pour la coquette Espagnole!.. Messeigneurs, à nous sa vengeance!

Pendant la fin de cette scène, une pendule placée au fond du salon sonne minuit, la toile tombe.

ACTE DEUXIÈME.

LE SOLITAIRE.

La scène se passe en Bretagne, au château de Kervan. Le théâtre représente une partie de parc attenant au château; une grille au fond; à droite du public, sur le premier plan, une aile du château, avec un perron descendant au parc; à gauche, le mur d'enceinte du parc, et une petite porte; dans le lointain, derrière la grille du fond, une vue de rocher.

SCENE PREMIERE.

SANNOIS, *seul; puis* UN VALET.

SANNOIS, *regardant de tous côtés pour s'assurer qu'il n'a pas été suivi.* Six heures!..... tout dort au château..... la duchesse et ses gens reposent encore... excepté peut-être le vieux Perez... D'un instant à l'autre, il peut venir m'observer, me surprendre comme à son ordinaire.... Dépêchons-nous... (*Il écrit quelques mots au crayon et parle tout en écrivant.*) C'est cela... c'est bien cela... (*Se relevant.*) L'homme que j'attends tarde bien à venir; je suis d'une impatience!... Depuis un an que la noble duchesse a quitté Versailles pour venir habiter ce château dans le fond de la Bretagne, que de persévérance il m'a fallu, que de ténacité dans mes projets!... D'abord, moi aussi j'ai renoncé au séjour de la cour, à ma joyeuse vie de courtisan; je me suis enseveli dans un vieux manoir qui fait face à celui de ma belle ennemie, et tous les jours, me faisant de plus en plus repentant de mes anciennes erreurs, de mon ancienne audace, devenu sage et presque dévot, continuant de ne demander, de n'ambitionner que le titre de son ami, j'en suis venu à être reçu par elle tous les jours comme un voisin, comme un homme sans conséquence; et me voilà dans le camp ennemi à peu près sûr de ma victoire... Aujourd'hui, aujourd'hui même, je l'espère...

(En ce moment, on frappe trois coups en dehors à la petite porte de gauche.) Ah! enfin!

Il y court et ouvre avec précaution; un valet paraît enveloppé d'un manteau.

LE VALET. Eh bien! monsieur le marquis?

SANNOIS, *lui remettant ce qu'il vient d'écrire.* Ce billet à ton maître... va vite.... *(Le valet s'incline et sort. Sannois referme la porte; mais Perez, qui vient de se montrer en haut du perron, a tout vu; Sannois en se retournant aperçoit Perez, et dit à part.)* Il l'a vu! maudit espion!

Troublé un instant, il se remet et reprend son air dégagé.

SCENE II.

SANNOIS, PEREZ.

PEREZ. Monsieur le marquis se lève de grand matin, à ce que je vois.

SANNOIS. Oui, mon cher Perez... c'est une si bonne chose de respirer l'air pur qui vient de ces montagnes... Le repos, la verdure, le chant des oiseaux... tout cela me rafraîchit l'ame, me calme le sang.... d'honneur, j'étais né pour la vie champêtre... Tu souris, Perez.

PEREZ. Monsieur le marquis se trompe, je ne souris pas du tout.

SANNOIS. Mais toi-même déjà levé?

PEREZ. Ah! moi, c'est différent.. Si je quitte mon lit de bonne heure, ce n'est pas pour admirer la nature... c'est par devoir et aussi un peu par habitude... j'aime à connaître tout ce qui se passe autour de moi, à tout examiner... *(appuyant)* à tout voir.

SANNOIS. Oh! je le sais, rien ne t'échappe, même les choses les plus insignifiantes... Mais je ne te blâme pas... c'est pour ta maîtresse que tu veilles... et dussé-je être à mon tour l'objet de ta surveillance, je te pardonne.... je t'approuve.... tout pour la duchesse, rien pour les autres, rien pour moi... tu as raison.

PEREZ. Oui, monsieur le marquis, je crois que j'ai raison.

SANNOIS. Tout-à-l'heure, tu m'as vu parler à un de mes gens que j'envoie à la ville?

PEREZ. A la ville... *(montrant la petite porte)* par là? Mais il aura une demi-lieue de plus à faire... il me semble qu'il était plus naturel de le faire sortir par la grille.

SANNOIS. Sans doute, Perez... mais j'ai des motifs pour désirer que tout le monde ne sache pas... C'est un message important et secret... je confie cela à toi dont je connais la discrétion.

PEREZ. Ah! je ne vous demande pas cette confidence.

SANNOIS. Qu'importe! je veux te parler avec franchise.

PEREZ, *à part.* Il va mentir.

SANNOIS. Je rends grâce au hasard qui t'a amené ici plutôt qu'un autre... car il faut que tu me secondes, Perez... Ta belle et bonne maîtresse persiste à s'ensevelir dans une solitude morne et absolue... j'espérais, moi, son sincère ami, la faire changer de résolution, c'est pour cela que je suis venu... mais mon amitié n'y peut guère... toi, tu pourras peut-être davantage. Unissons-nous donc dans son intérêt... conseille-lui de se distraire... qu'elle reste ici dans ce château, bien, puisque c'est sa volonté... mais au moins qu'elle consente à laisser embellir, animer sa retraite. Tiens, le premier pas est fait... je l'ai amenée, ça n'a pas été sans peine, tu le sais, à faire ce matin une petite excursion dans les environs... Il faut que tu me viennes en aide, mon cher Perez, pour que cette distraction ne soit pas la dernière... Pardi n'est-il pas vrai que ce serait grand dommage qu'une si belle fleur se flétrît faute d'air et d'espace? Puis-je compter sur toi?

PEREZ. Absolument comme je compte sur vous, monsieur le marquis.

SANNOIS. Ah! c'est bien... je te remercie... Mais j'aperçois la duchesse dans cette allée, je cours lui présenter mon hommage... Au revoir, mon bon Perez.... tu seras discret, n'est-ce pas?... Tu ne diras rien?

PEREZ. Rien.

Sortie de Sannois, au fond, à la droite du public.

SCENE III.

PEREZ.

Très-certainement, je ne dirai rien du secret qu'il m'a confié, car du diable si j'ai compris un seul mot de tout son bavardage. *(On sonne à la grille du fond.)* Qu'est-ce qui vient par là?

FRANÇOISE, *en dehors.* C'est moi, Françoise... Ouvrez-moi, monsieur Perez.

PEREZ. C'est notre petite fermière.

Il va ouvrir; au bruit de la cloche, Antoine est sorti du pavillon.

SCENE IV.

PEREZ, FRANÇOISE, *un panier au bras.*

FRANÇOISE. Oui, monsieur Perez, c'est

moi qui viens, comme tous les jours, apporter du laitage et des œufs frais.

PEREZ, *d'un ton grondeur*. Tu es bien en retard, aujourd'hui.

FRANÇOISE. N' vous fâchez pas, monsieur Perez, c'est pas ma faute. Tenez, emportez cela, monsieur Antoine.

Antoine rentre dans le pavillon avec le panier de Françoise.

PEREZ. Tu as risqué de faire attendre ma maîtresse, et si elle n'avait pas eu ce matin son déjeuner ordinaire, tu aurais eu affaire à moi.

FRANÇOISE. Quand j' vous dis que c'est pas ma faute, c'est que je suis venue par la grande route.

PEREZ. Là...et pourquoi prendre le chemin le plus long?

FRANÇOISE. Pour ne pas passer auprès de la vieille tour donc...

PEREZ, *avec impatience*. Mais pourquoi cela?

FRANÇOISE, *d'un air de mystère*. C'est que dans la vieille tour il y a un jeune solitaire.

PEREZ, *froidement*. Ah! oui, on le dit... Il te fait donc peur?

FRANÇOISE. A moi, non... mais à mon homme, et ça justement parce qu'il n'a rien d'effrayant... Tant et si bien que mon homme trouve que j'arrive plus vite quand j' prends le chemin le plus long... Voilà, monsieur, Perez... Dites donc, je l'ai vu.

PEREZ. Qui?

FRANÇOISE. Si ça se demande?... Le solitaire.... il est bien genti, allez... et puis, il a l'air si triste qu'on s'intéresse à lui tout de suite... Les maris prétendent qu'il est vieux et laid... C'est des menteries.... Les femmes disent le contraire, et c'est les femmes qui s'y connaissent le mieux.... Ah! dam, il peut se vanter de faire parler de lui celui-là!.... Depuis quelque temps, depuis qu'il s'est enfermé dans cette vieille tour dont il ne sort presque pas, on ne s'occupe que de lui dans le pays... Le solitaire par ci, le solitaire par là... on va se promener à la tour... toutes les jeunes filles des environs vont le consulter pour savoir si leurs amoureux sont fidèles... les femmes pour savoir si leurs maris ne savent pas.... enfin tout le monde voudrait le voir, et personne ne peut deviner qui il est ni d'où il vient.... Dites donc, monsieur Perez, c'est bien singulier tout d' même...

PEREZ. Quoi?

FRANÇOISE. Qu'un jeune homme si bien fait, si aimable...

PEREZ. Vraiment?...

FRANÇOISE, *baissant les yeux*. Soit venu comme ça se cacher dans des ruines.... Quant à moi, certainement... ce jeune homme ne m'est de rien... ni de près ni de loin... Ah! oui, mon homme peut être bien tranquille... Mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne voudrais pas qu' ça soit un malheur qui l'ait conduit dans cette vilaine tour abandonnée.... Quoique ça, j'ai là-dessus mon idée, et j' parierais.... Voulez-vous que je vous dise, monsieur Perez?

PEREZ. Je ne suis pas curieux.

FRANÇOISE, *continuant sans faire attention*. C'est qu'il y a de par le monde une belle dame qui n'a pas voulu de lui, et qu'il s'est fait ermite par sentiment... elle est joliment difficile par exemple... un si joli garçon, qui vous a un regard si doux et une voix qui va là, quoi! Pauvre jeune homme!... Si seulement on savait le moyen de le consoler un peu!... Il faudra que je cherche.

PEREZ. Et ton mari, Françoise?...

FRANÇOISE. Merci, monsieur Perez, je l'avais oublié, et vous m'y faites penser... je suis là à babiller, et il m'attend... Mais voyez le solitaire, je vous le conseille, et je gage que vous le trouverez comme moi bien genti et bien à plaindre.

PEREZ. Ça m'est bien égal... Mais va-t'en, voici ma maîtresse.

FRANÇOISE. Oui, je me sauve, parce que, si je tardais plus long-temps, mon homme croirait que j'ai pris le chemin le plus court, et alors il se permettrait peut-être des libertés qui ne seraient pas de mon goût. Adieu, monsieur Perez, c'est-à-dire à demain.

Au moment où Françoise sort par le fond, Rita et Sannois descendent le perron, suivis de deux valets qui demeurent au fond du théâtre.

SCENE V.

SANNOIS, RITA, PEREZ.

SANNOIS. Oui, duchesse, je vous le répète, c'est mal à vous de résister à mes prières... demeurer ainsi loin de la cour, loin du monde, dans ce pays reculé, presque inconnu.., c'est une mort anticipée, et pour vous, à qui l'avenir offre tant d'années d'une vie heureuse et belle, ce n'est pas encore le temps de songer à mourir... D'honneur, vous avez tort... Vos ennemis font courir des bruits fâcheux sur votre longue absence.

RITA. Je ne tiens qu'à l'opinion de mes amis.

SANNOIS. Eh bien ! vos amis, et j'ose me placer en première ligne, vos amis se demandent si vous n'avez pas assez expié par un an de solitude une catastrophe que vous n'avez pu prévenir, et qu'il faut oublier enfin, comme on oublie toutes les misères humaines... la mort du chevalier de Vaudray.

RITA. Oh ! monsieur, vous venez de rappeler les souvenirs les plus cruels à mon cœur, de me reporter à des jours que je voudrais pouvoir effacer de ma vie... Infortuné Jules de Vaudray !... et trois jours après, la pauvre comtesse, sa malheureuse mère... morte aussi sous mes yeux.... de douleur, la mere et le fils... morts tous deux... pour moi... à cause de moi !...

PEREZ. Ma chère et bonne maîtresse, qui pourrait, qui oserait vous accuser?.... Tous savent le généreux sacrifice auquel vous aviez consenti : sans pouvoir partager l'amour de ce malheureux insensé, vous cédiez aux larmes de sa mère, et vous consentiez à être sa femme... Dans ce cruel événement, il n'y eut que du malheur, de la fatalité, et si quelqu'un pouvait affecter de dire, de penser le contraire, à celui-là on crierait à l'instant de toutes parts : Tu as menti ! (*Il semble adresser ces mots à Sannois; mouvement de colère de celui-ci. Perez n'a pas l'air de le comprendre et continue en le regardant en face.*) N'est-il pas vrai, monsieur le marquis de Sannois?

SANNOIS, *qui a repris tout son sang-froid.* Certainement... certainement, si la calomnie osait se faire entendre, les défenseurs ne vous manqueraient pas, madame ; moi le premier, moi, votre ami, je réclamerais, pour récompense de mon dévouement inaltérable, la faveur de prendre en main la cause de votre honneur outragé... et vive Dieu ! il faudrait bien que la calomnie fît silence.

RITA. Je vous remercie, et je vous crois.

PEREZ, *à part.* Moi, je ne le crois pas du tout.

RITA. Mais on se trompe étrangement, monsieur, si l'on pense que j'aie quitté Versailles pour échapper aux propos haineux d'un monde corrompu que je méprise.... Non, tel n'a pas été le motif de mon départ. Je suis partie uniquement afin de ne plus voir des lieux où le destin s'est servi de moi pour briser deux existences... voilà tout. Je n'ai pas fui les interprétations, le scandale dont bien d'autres à ma place se seraient fait gloire ; je me suis réfugiée dans le silence de la retraite, pour y retrouver de la force et du courage contre ma douleur. Et si aujourd'hui, si plus tard je reparaissais à la cour, soyez-en certain, je serais forte en face de la calomnie, parce que je n'admets pas que la calomnie puisse m'atteindre, en face du monde aussi, parce que je n'accepte pas le monde pour mon juge. Je n'aurais pas non plus besoin de mettre à l'épreuve le dévoûment de mes amis... A quoi bon? mon défenseur, à moi, mon juge, c'est ma conscience... et tant qu'elle m'absoudra, je n'en veux pas d'autre.

PEREZ, *à part.* Attrape, courtisan.

RITA. Mais vous oubliez cette promenade pour laquelle vous sollicitiez hier avec tant d'ardeur mon consentement.

SANNOIS. Dans votre intérêt... pour vous distraire... c'est bien peu, mais faute de mieux... où irons-nous?

RITA. Décidez...

SANNOIS. Eh bien ! là-bas, à l'extrémité du village, auprès de la vieille abbaye, ou, si vous l'aimez mieux, du côté de la tour de Koatven... c'est à un quart de lieue tout au plus... et peut-être nous sera-t-il accordé de rencontrer ce mystérieux personnage qui excite autour de nous tant de curiosité.

RITA. Ah ! le solitaire.

SANNOIS. L'auriez-vous déjà vu, madame la duchesse?

RITA. Jamais, et vous, marquis?

SANNOIS. Une fois, de loin, dans une de mes excursions matinales.... il m'a paru jeune encore, si j'en juge par sa démarche ; du reste, je n'en sais que ce qu'en sait tout le monde, qu'il est là, rien de plus... A mon avis, c'est un fourbe ou un insensé.

RITA. Et toi, Perez, qu'en penses-tu?

PEREZ, *s'avançant.* Moi, madame, je croirais plutôt que c'est tout simplement un homme malheureux.

SANNOIS, *avec ironie.* Ce serait plus intéressant.

RITA. Perez pourrait bien deviner juste : Jeune et choisissant pour demeure, pour tombeau peut-être, une tour en ruines.... se cachant des hommes, et fuyant tous les regards, il y a là un mystère étrange, un secret, une grande douleur, ou un grand remords... Ne riez pas, monsieur de Sannois.

SANNOIS. Ah ! permettez-moi de vous dire que votre imagination est bien prompte...

RITA. Que voulez-vous? j'aime l'extraordinaire, et je gagerais pour une de mes deux suppositions.

SANNOIS. Eh bien, raison de plus pour essayer de le voir, afin de juger par vous-

même. Espérons que le hasard l'amènera sur notre route.

RITA. Partons... là où ailleurs qu'importe?... (*Aux deux valets.*) Vous nous accompagnerez.

PEREZ. Et moi, madame?

RITA. Toi, mon bon Perez, tu resteras ici... il faut bien qu'un des maîtres demeure au château en l'absence de l'autre.

SANNOIS. Et puis, ce cher Perez n'est pas curieux... cette course le fatiguerait.

PEREZ. J'obéis à madame la duchesse... (*A part.*) Oh! je suis d'une colère.

RITA. Je suis prête... A la grâce de Dieu, monsieur le marquis, et je le remercierai s'il nous fait voir le solitaire de Koatven, car, je ne m'en cache pas, je suis curieuse... je suis femme... A bientôt, Perez.

Perez lui baise la main; Sannois lui tend la sienne à son tour, mais le vieillard affecte de ne pas le voir; Rita, Sannois et les deux valets sortent par la grille du fond.

SCENE VI.

PEREZ, *seul.*

Il les suit des yeux, et, redescendant la scène, il dit avec un soupir :

Sans lui pourtant, c'est moi qui accompagnerais ma maîtresse... ça me revient de droit... Je le déteste ce courtisan à la langue dorée... Mais elle, imprudente femme! elle ne s'inquiète pas de ce que dira le monde, quand il saura que, seule avec le marquis, n'ayant que moi pour sauvegarde... Ah! c'est que, sans le savoir, elle s'ennuie ici... la solitude lui pèse, il faut un aliment à son imagination si ardente et si vive!... Pourquoi ne pas m'écouter, ne pas retourner là-bas, d'où nous sommes venus?... Oh! l'Espagne! quand donc reverrons-nous l'Espagne?... Moi, peut-être jamais!... Dans cette France, où il m'a fallu la suivre, j'éprouve ce qu'ils appellent ici, je crois, le mal du pays; un ennui, un tourment que je ne puis définir est là, toujours là, qui me ronge, qui me dévore.... Ah! ce n'est pas vivre... Et pourtant, ne faut-il pas que je trouve des forces et du courage pour continuer de veiller sur elle, pour la défendre?... oui, je la défendrai... Prenez garde, monsieur le marquis de Sannois, faites votre métier de roué et d'imposteur, moi, je ferai le mien de gardien fidèle et dévoué...(*Reprenant avec tristesse.*) Et puis, quand je ne croirai plus qu'aucun danger soit à craindre pour elle, quand je la verrai bien heureuse... alors, seulement, alors je fléchirai la tête sous le poids de mes propres chagrins, et comme elle n'aura plus besoin de mes services, moi, je pourrai mourir!

SCENE VII.

PEREZ, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, *rentrant tout effrayée, par la grille du fond.* Ah! monsieur Perez, sauvez-moi!... sauvez-moi!

PEREZ. Qu'est-ce? qu'y a-t-il? qu'as-tu?...

FRANÇOISE. Ils n' mont pas suivie, pas vrai?

PEREZ. Mais qui? que t'est il arrivé?... parle donc...

FRANÇOISE. C'est que j'en réchappe d'une belle, voyez-vous... mais ça va mieux... j'étouffe encore.

PEREZ. Tu me fais mourir d'impatience.

FRANÇOISE. Voilà que je respire... Oh! là là... Imaginez-vous que je pensais à mon homme, je me disais : Faut que je prenne la grande route, ça lui fera plaisir, ça lui prouvera que je suis obéissante... mais je ne sais pas comment ça c'est fait... un sorcier m'aura jeté un sort, bien sûr... Tout en ne pensant qu'à lui, et en voulant suivre la grande route, je me suis trouvée tout-à-coup dans la petite, auprès des rochers qui environnent la tour oùs qu'est le solitaire.

PEREZ. Finiras-tu?

FRANÇOISE. Et là, j'ai aperçu des hommes à figures terribles, armés jusqu'aux dents! effrayans, quoi!... Alors j'ai eu peur... j'ai pris mes jambes à mon cou, j'ai couru... j'ai couru..., et me v'là.

PEREZ. Du côté de la tour!... Et ma maîtresse, tu ne l'as pas vue?

FRANÇOISE. Ma foi, non... je tremblais si fort d'être aperçue par ces vilains hommes, que je fermais les yeux pour ne pas les voir... Tenez, j'en tremble encore.

PEREZ. Ah! mon Dieu! mon Dieu!... (*Appelant.*) Pierre! Joseph! Antoine!... Ils ne viennent pas!

FRANÇOISE. Qui ça?.. les vilains hommes?

PEREZ. Eh! non, les gens du château.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ANTOINE, *paraissant sur le perron avec des* VALETS.

ANTOINE. Qu'y a-t-il, maître Perez?

PEREZ. Notre bonne maîtresse court peut-être un grand danger... Vite, armez-vous... Mon fusil! (*Les valets rentrent dans le château.*) Je suis d'une inquiétude!

FRANÇOISE. Qu'avez-vous?

PEREZ. N'as-tu pas entendu?... Madame

la duchesse qui est là-bas... Ah! je n'aurais pas dû lui obéir... j'aurais dû la suivre malgré ses ordres... malgré elle.

FRANÇOISE. Mais elle n'est pas seule?

PEREZ. Non, sans doute, mais qu'importe?... Ces hommes à mauvaise mine, combien étaient-ils?

FRANÇOISE. Je ne sais pas au juste, monsieur Perez... Je n'en ai compté qu'une demi-douzaine... je n'ai pas eu le temps... la frayeur... mais ils devaient être au moins cinquante!

PEREZ, *désolé*. S'il arrive un malheur, je ne me le pardonnerai jamais.

FRANÇOISE. Ah! Jésus, mon Dieu!

PEREZ. Enfin, les voilà! (*Les valets reviennent avec des armes, Perez saisit un fusil.*) Suivez-moi, enfans, au secours de notre bonne maîtresse!

On entend des coups de feu dans le lointain. Françoise, qui avait suivi les valets, poussé un cri, et revient effrayée sur le devant de la scène.

PEREZ. Il n'est plus temps peut-être... Ah! n'importe, suivez-moi... courons....

TOUS. Oui, courons, courons!..

SCENE IX.

LES MÊMES, SANNOIS.

PEREZ, *courant à Sannois*. Ah! monsieur le marquis... madame la duchesse!.

SANNOIS. Rassure-toi, Perez... rassurez-vous, mes amis... madame la duchesse est sauvée.

PEREZ. Le ciel en soit béni!

SANNOIS. C'était une tentative d'enlèvement; mais il n'y a plus le moindre danger... Au moment où nous pénétrions dans les rochers, cinq ou six misérables se sont jetés sur nous, et pendant que trois d'entre eux nous tenaient en respect, moi et les deux serviteurs qui nous avaient suivis, les autres s'apprêtaient à entraîner la duchesse... impossible d'opposer la moindre résistance...

PEREZ. Je me serais fait tuer, moi, monsieur le marquis...

SANNOIS. Quand tout-à-coup un secours inespéré nous est venu... Un jeune homme, celui que vous appelez le solitaire de Koatven...

FRANÇOISE. Ah! le solitaire...

SANNOIS. Oui, s'élançant, le poignard à la main, sur les lâches ravisseurs, les a mis en fuite... et nous en aurions été quittes tout-à-fait pour la peur, si les drôles, en se retirant, n'avaient fait sur nous une décharge générale et blessé notre généreux libérateur...

FRANÇOISE. Il est blessé! ô mon Dieu!

PEREZ. Lui... ce brave jeune homme...

SANNOIS. On l'amène en ces lieux.... Eh! tenez, le voici... ainsi que la duchesse, qui n'a pas voulu le quitter.

SCENE X.

LES MÊMES, RITA, *puis* UN INCONNU.

PEREZ, *se précipitant vers Rita, dont il baise la main*. Ma chère maîtresse.... pourquoi ne m'avoir pas permis de vous accompagner?

RITA. Le ciel a veillé sur moi, Perez.

PEREZ. Mais cette attaque, cette tentative d'enlèvement si près du château!... d'où cela peut-il venir?

SANNOIS. Quelques brigands sans doute qui voulaient nous rançonner.

PEREZ. Hum! il y a là-dessous un mystère.

RITA. Sois tranquille, Perez, je ne m'exposerai plus ainsi... Mais ce n'est plus à moi qu'il faut songer... à notre libérateur plutôt!....

FRANÇOISE. Le voici! le voici!

Les valets rentrent portant un jeune homme évanoui, revêtu d'une robe de moine.

RITA. Toujours évanoui!.. posez-le sur ce banc... (*Les valets déposent l'inconnu sur un banc de jardin placé sur le devant du théâtre, à la gauche du public.*) O ciel! voyez donc, monsieur de Sannois.... le sang coule de sa blessure... Ah! ce mouchoir...

Elle donne un mouchoir à Sannois, qui, aidé de Françoise, panse le blessé.

SANNOIS. Espérons que ce ne sera rien... je vais m'en assurer par moi-même.

RITA. Oui, marquis, sur-le-champ, je vous prie...

PEREZ. Et nous, madame la duchesse, nous allons à la poursuite des ravisseurs.

RITA, *voulant l'arrêter*. Toi, Perez?

SANNOIS. Mais ils ont trop d'avance sur vous... et j'ai peur que vous ne puissiez pas les rejoindre...

PEREZ. C'est égal... Oh! j'y tiens... que j'en attrappe un seul... il faudra bien qu'il parle... ou mordieu! avec une bonne balle dans la poitrine, je le guérirai pour toujours de la fantaisie d'enlever des duchesses. Allons, allons, vous autres...

Il sort avec les domestiques par la grille du fond.

RITA, *à Françoise*. Laissez-nous, mon enfant.

FRANÇOISE. Oui, madame la duchesse, je m'en vais.... (*A part.*) C'est égal, c'est les femmes qui ont raison : il est très-bien. Je vais conter ça à tout le village.

Elle sort par le fond.

SCENE XI.

RITA, SANNOIS, L'INCONNU, *toujours évanoui.*

SANNOIS, *à genoux auprès du blessé, et continuant de lui donner des soins.* La blessure est légère... la balle n'a fait que déchirer les chairs de la poitrine, et n'a point pénétré... Oh! la présence d'un chirurgien n'est même pas nécessaire...

RITA. Vous croyez?..

SANNOIS. J'en répondrais... tenez, le sang s'arrête de lui-même...

RITA. Il n'y a donc aucun danger?

SANNOIS. Aucun.... Mais que tient-il donc dans sa main droite si fortement serrée contre son cœur?.. (*Il lui ouvre la main.*) Ah! un médaillon!... (*Passant le médaillon à Rita.*) Voyez donc, madame la duchesse...

Il continue ses soins au blessé.

RITA, *surprise.* Un médaillon!... (*Réfléchissant.*) C'est peut-être là son secret... une image de femme, sans doute... d'une femme qu'il aime, et qui ne peut être à lui... et voilà pourquoi il est venu s'ensevelir dans cette sombre retraite... Pauvre jeune homme! Mais peut-être je la connais cette femme, et je dois, dans l'intérêt même de celui qui m'a sauvé la vie...(*Elle tourne machinalement le médaillon entre ses doigts.*) Oh! non, profiter ainsi de ce qu'il ne peut défendre son secret, ce serait mal, bien mal... (*Tout en tournant et retournant le médaillon, elle l'ouvre.*) Mon Dieu! il est ouvert... je ne le regarderai pas... je ne dois pas le regarder... et cependant.... (*Elle regarde.*) Mon portrait!

Elle tombe assise et rêveuse sur une chaise de jardin, à droite.

SANNOIS, *relevant la tête.* Quand je vous le disais... ce n'est qu'une égratignure... et, tenez, il revient à lui...

RITA, *à part.* C'est bien mon portrait!

SANNOIS. Madame la duchesse, si nous le faisions maintenant transporter au château?

RITA, *comme se réveillant.* Oui, mon cher marquis... C'est-à-dire, non... décidément il me semble que le grand air lui sera plus favorable.

SANNOIS. Comme vous voudrez, je suis de votre avis... Le voilà qui ouvre les yeux... il va parler...

RITA, *à part.* Oh! que ce ne soit pas devant le marquis!... (*Elle va doucement se placer entre l'inconnu et Sannois, puis se retournant vers celui-ci.*) Monsieur de Sannois, vous m'obligeriez en allant donner des ordres...

SANNOIS. Et pourquoi?

RITA. Pour qu'à l'instant on coure à Saint-Renan, chercher un chirurgien...

SANNOIS. Mais c'est parfaitement inutile... je vous assure que moi seul...

RITA, *souriant.* Permettez-moi de ne pas me reposer entièrement sur votre science de docteur... Je vous en prie, un de mes gens à cheval, vite!

SANNOIS, *froidement.* Je vous obéis madame, et j'y cours...

Il salue, et entre au château; Rita l'a conduit en parlant jusqu'au pied du perron. Il entre dans le pavillon.

SCENE XII.

RITA, LE SOLITAIRE.

Rita redescend doucement auprès du jeune homme

LE SOLITAIRE, *après avoir promené autour de lui des regards étonnés.* Que m'est-il donc arrivé?... oh! ma tête! ma pauvre tête!... (*Réfléchissant.*) J'ai beau interroger mes souvenirs, je n'y trouve plus rien... rien!.. Ah! seulement, une femme au milieu d'un grand danger... et cette femme... c'était elle, oui, j'en suis sûr, c'était bien elle, et maintenant...

RITA, *se montrant.* Maintenant, cette femme que vous avez sauvée est devant vous, monsieur, et vous remercie...

LE SOLITAIRE, *avec un cri d'étonnement et de joie.* La voilà!... oui, je me rappelle maintenant... toutes mes idées me reviennent à la fois... Des misérables qui en voulaient à vos jours ou à votre liberté; et moi, que le hasard... un hasard bien heureux avait amené là... je vous ai arrachée de leurs mains.... c'est le plus beau jour de ma vie! oh! oui, certes! le plus beau...

RITA, *tremblante.* Monsieur, vous êtes blessé, et cet évanouissement, dont vous sortez à peine, me fait trembler.

LE SOLITAIRE. Ah! rassurez-vous, madame.... cette faiblesse, c'est l'émotion qui l'a causée... ma blessure est légère.... rassurez-vous... laissez-moi vous dire combien je suis heureux! Il est donc vrai! vous êtes là... je vous vois, vous, madame!.. il me semble que je rêve encore... ou que je n'ai plus toute ma raison... (*Avec désespoir.*) Ah! que ne suis-je mort en vous défendant!

RITA, *avec effroi et surprise.* Mort, vous!

LE SOLITAIRE. Oui, mourir en laissant pour dernier adieu à l'existence une action que vous appelez généreuse, et à vous, madame, un souvenir peut-être.... que pouvais-je désirer de plus, moi, si malheureux?

RITA, *avec compassion.* Malheureux!

LE SOLITAIRE. Abandonné, seul au monde...

RITA, *très-émue.* Seul!...

LE SOLITAIRE. Avec des pensées qui me tuent...... avec un amour dévorant au cœur.

RITA, *l'interrompant vivement.* Arrêtez, monsieur... je ne vous demande pas vos secrets... et, je le vois, parler sur ce sujet vous fait mal...

LE SOLITAIRE. Vous avez raison, je me tais... je dois me taire... car si je vous révélais le secret de mes chagrins, votre voix deviendrait sévère, vous me retireriez jusqu'à l'expression de votre pitié...

RITA. Je ne crois pas...

LE SOLITAIRE. Vous n'avez jamais été malheureuse, vous!

RITA. Jamais malheureuse! qui vous l'a dit?

LE SOLITAIRE, *avec exaltation.* Vous aussi!... la douleur n'épargne personne! Et se peut-il que vous, douée de tout ce qui peut donner ou conquérir le bonheur?...

RITA, *effrayée.* Oh! ne parlez pas de moi, mais de vous plutôt, monsieur, de vous seul, et puisque vous voulez bien vous confier à une étrangère...

LE SOLITAIRE. Une étangère!... oh! non, madame... Vous m'avez pris en pitié, vous voudriez pouvoir me consoler, vous êtes faite pour me comprendre: vous n'êtes donc plus une étrangère pour moi!...

Il l'attire doucement par la main vers le banc sur lequel il est assis.

RITA, *à part.* Allons, il faut bien l'entendre... c'est le seul moyen de calmer son agitation; et puis, malgré moi, je suis bien curieuse de savoir...

Elle s'assied auprès de lui.

LE SOLITAIRE. Ma vie a été bien courte si je la mesure par les événemens: né pauvre et obscur, j'avais grandi dans cette idée, dans cet espoir que l'obscurité me serait une égide contre les orages du monde. Second fils d'un gentilhomme breton, je fus dès le berceau destiné à l'état ecclésiastique. Cette carrière, soit par l'habitude d'entendre dire qu'elle serait la mienne, soit par la vocation qui m'y appelait peut-être, répondait à mes espérances d'un bonheur tranquille, et pourtant, quand vint le moment qui devait me séparer du monde, malgré moi j'hésitai, et, cette hésitation ayant été mise sur le compte de la tiédeur, mes supérieurs décidèrent que je serais soumis à un autre noviciat. Il y avait des instans où sans joie et sans douleur, avec résignation, j'attendais... Mais il y en avait aussi où je reculais épouvanté comme devant un abîme; c'était un pressentiment sans doute; et j'espérais qu'enfin une inspiration me viendrait de Dieu, qui me dirait: Fuis! ou: Reste! Obéissant et calme j'aurais reçu ces ordres; et, je m'en souviens bien, au fond du cœur, j'aurais mieux aimé que le ciel me dît de rester. Ainsi je vivais depuis plusieurs années dans le monastère de Kandem...

RITA, *à elle-même.* Le monastère de Kandem!..

LE SOLITAIRE. Quand, il y a quelques mois, une prise d'habit eut lieu dans le couvent!... Parmi les nobles spectateurs que la cérémonie avait attirés dans notre sainte retraite, se trouvait une femme, ange par la grâce et la beauté... Je ne saurais vous peindre la révolution qui, à sa vue, s'opéra dans tout mon être... Ce fut comme si mon cœur eût brisé la poitrine qui ne pouvait plus le contenir... ce fut dans le premier moment un chose douce et cruelle à la fois... Mon ame s'élançait au-devant de la sienne; puis une fièvre, un délire!... Lorsque je n'eus plus devant les yeux cette apparition qui me charmait et me brûlait, lorsque je pus voir clair en moi-même, un effroi indicible me saisit: J'avais invoqué le ciel, lui demandant un conseil et de la force pour le suivre, et je comprenais que le ciel, en réponse à ma prière, m'envoyait cette femme pour renverser toutes mes résolutions...J'étais bien à plaindre, n'est-ce pas? (*Rita troublée ne répond pas.*) Vous ne m'écoutez plus, madame...

RITA. Oh! si, je vous écoute!... Continuez, continuez...

LE SOLITAIRE. Je crus que Dieu lui-même avait parlé! A dater de ce jour, tous ceux qui l'avaient précédé s'effacèrent de ma mémoire comme indignes de l'occuper; tous ceux qui le suivirent ne furent pleins que de son image... Je vivais de souvenirs... Je me livrais en insensé à ce sentiment étrange; et bientôt le séjour du cloître me devint insupportable; ces murs que naguère je voyais sans crainte, me firent horreur; une seule pensée m'animait, un seul espoir faisait battre mon cœur: me rapprocher

de celle qui m'avait révélé l'existence; car déjà je ne pouvais plus prononcer des vœux où l'ame n'eût été pour rien, qu'elle désavouait avec amertume, avec violence; en jurant de me consacrer à Dieu, j'eusse commis un sacrilége... Une nuit donc, oubliant tout, et les ordres de ma famille, et les espérances de ma jeunesse, et peut-être la volonté du ciel, n'écoutant que cette voix qui m'appelait vers elle, je m'enfuis du couvent.

RITA. O ciel! et c'est à cause de cette femme?

LE SOLITAIRE. Oui, pour elle, pour elle seule... Après ma fuite du cloître, j'errai long-temps à l'aventure... et jugez de mon ivresse, je la revis enfin... elle habitait cette partie de la Bretagne...

RITA. Ah!...

LE SOLITAIRE. C'est alors que je vins me fixer dans les ruines abandonnées de Koatven... où je veux finir mes jours... heureux de l'avoir revue, de respirer l'air qu'elle respire... là se bornent mes vœux... car il est là, pour toujours, dans ce cœur flétri par le désespoir... et bientôt, je l'espère, et mon amour et le secret de son nom auront avec moi un refuge dans la tombe.

RITA, *émue*. Que dites-vous? quelle affreuse pensée!

LE SOLITAIRE. Aujourd'hui ou demain, qu'importe? D'ailleurs mon instant suprême ne sera pas sans joie, s'il m'est permis de mourir les yeux fixés sur ses traits adorés, sur ce portrait qui est là, sur mon cœur, qui ne le quitte pas... (*Il y porte la main, et, ne l'y trouvant plus, il s'écrie avec effroi:*) Ah! mon Dieu!...

RITA, *se levant*. Quel effroi! qu'avez-vous?...

LE SOLITAIRE. Je ne le trouve plus... Ce portrait... perdu!... mon seul trésor, perdu!... J'y songe maintenant, dans la lutte qu'il m'a fallu soutenir contre vos ravisseurs, il sera sans doute tombé de mon sein...

RITA. Il se peut... en effet... que vous ayez raison...

LE SOLITAIRE. Par pitié, ordonnez des recherches... envoyez un de vos gens sur le lieu de l'attaque... C'est la seule récompense que je demande pour vous avoir sauvée...

RITA. Oui, j'enverrai... on cherchera... moi-même s'il le faut... Oh! nous retrouverons l'objet de vos regrets... il vous sera rendu.

LE SOLITAIRE. Et jugez vous-même combien ce portrait doit m'être précieux... c'est moi, moi-même qui, revenant aux premières études de mon enfance, rassemblant tous mes souvenirs, inspiré surtout par mon amour, suis parvenu à retracer cette image! et je l'ai perdue! Ah! vous me comprenez, vous avez pitié de moi, n'es-ce pas?

RITA. Ayez espoir et confiance en moi!

LE SOLITAIRE. Eh! si moi seul j'avais à souffrir de cette perte, ce serait peu encore... Mais elle, madame la duchesse... elle! Il se peut que, par la découverte de ce portrait, elle soit compromise aux yeux du monde... s'il tombait entre des mains indiscrètes... Ah! cette idée est trop affreuse... je ne puis la supporter, et malgré ma blessure, je cours moi-même... Oui, dussé-je tomber mort en le retrouvant, il le faut...

Il se lève et fait en chancelant quelques pas vers la grille.

RITA, *s'élançant après lui, et lui montrant le portrait en détournant les yeux*. Monsieur, pardonnez-moi de vous avoir tant fait souffrir...

LE SOLITAIRE. Et que m'importent mes souffrances?... j'ai retrouvé mon bien, mon trésor, ma vie... Ce portrait, vous l'avez vu peut-être?... Dites, dites... l'avez-vous vu?...

RITA. Oui.

LE SOLITAIRE. Et vous êtes là, près de moi, et il y a dans vos regards de la douceur et de la compassion...

RITA. Oui.

LE SOLITAIRE. Et pas un mot de mépris ou de colère ne sort de votre bouche!

RITA. Non.

LE SOLITAIRE. Quoi! madame la duchesse, vous savez... et vous ne me chassez pas!...

RITA. Non.

LE SOLITAIRE. Ah!... je suis trop heureux!

RITA. Silence! monsieur, pour vous, pour vous-même, je le veux; oui, je me suis chargée de veiller sur vos jours..... c'est mon droit, c'est mon devoir de vous ordonner le silence!

LE SOLITAIRE, *lui baisant les mains*. J'obéis!...

SCENE XIII.

LES MÊMES, PEREZ; *puis* SANNOIS, *des* VALETS, *et* FRANÇOISE, *avec d'autres paysannes.*

PEREZ, *rentrant de mauvaise humeur avec les gens de sa suite*. Rien! aucune trace de ces misérables!

SANNOIS, *arrivant par le perron.* Dans un instant, madame, on vous amènera le docteur... Mais je vois que je ne vous avais pas trompée en vous rassurant... les yeux de notre malade ont une vivacité... Oh! nous le sauverons sans aucune peine..... (*Tendant la main au jeune homme.*) Monsieur, je vous remercie, et du fond de l'ame, du service que vous nous avez rendu... A charge de revanche.

RITA, *au Solitaire.* Venez, venez, monsieur, appuyez-vous sur mon bras... C'est dans ce pavillon que nous devons attendre le docteur...

Ils marchent doucement ensemble vers le perron; deux domestiques les précèdent sur un geste que leur a fait la duchesse; Sannois et Perez tiennent le milieu de la scène, placés en face l'un de l'autre; Sannois sourit, et Perez le regarde du haut en bas; dans ce moment, Françoise rentre doucement, attirant à sa suite plusieurs autres paysannes, et leur montrant le jeune homme.

PEREZ, *l'aperçoit et lui dit avec colère.* Que fais-tu là, toi? Pourquoi n'es-tu pas avec ton mari?

FRANÇOISE. Mon mari? il m'attend depuis deux heures, et je suis bien sûre d'être battue; alors je peux continuer de le faire attendre...

Rita et le Solitaire montent les degrés du perron.

RITA. Doucement... plus doucement!

LE SOLITAIRE. Oh! n'ayez aucune crainte... je suis bien maintenant, tout-à-fait bien.

Ils sont en haut du perron; Perez repousse toujours les femmes qui veulent avancer et regarder le jeune homme; Sannois est au milieu du théâtre

SANNOIS. A nous deux maintenant, madame la duchesse!

ACTE TROISIÈME.

LA TOUR DE KOATVEN.

Une chambre gothique, quelques meubles anciens; au fond, une large porte fermée par une draperie; des portes latérales.

SCENE PREMIERE.

RITA, LE SOLITAIRE.

Au lever du rideau, le Solitaire est assis à la droite du public, auprès d'un petit guéridon, la tête appuyée dans une de ses mains, et semble rêver profondément; l'autre main est dans celles de Rita, qui est debout auprès de lui, et qui le regarde avec amour.

RITA. Eh bien, vous vous taisez! vos yeux semblent craindre de rencontrer les miens, lorsque moi je suis si heureuse... Est-ce ma présence qui amène sur votre front ce sombre nuage? Monsieur, ne m'aimez-vous donc pas comme je vous aime?.. Eh bien! vous vous taisez encore!

LE SOLITAIRE, *se levant.* Ah! pardon, pardon, Rita... ne pas t'aimer... tu ne peux le croire, mais il y avait là dans mon cœur un trouble involontaire, un chagrin vague et indicible. Qui sait? un remords peut-être.

RITA. Un remords!

LE SOLITAIRE. Oh! j'en triompherai, je le veux, je le dois.

RITA. Et tu n'auras plus d'autre pensée que celle de notre amour?

LE SOLITAIRE. Oui, celle de notre amour. Tu as changé tout ma vie, et désormais elle appartient tout entière... quand tu es loin de moi, des regrets bien amers me viennent au cœur: je songe que j'ai trahi une promesse sacrée; que j'ai renoncé à une existence obscure, pieuse et douce, pour laquelle j'étais né peut-être.... Ces souvenirs sont cruels, madame la duchesse, quand ils se dressent devant moi, alors que je suis seul et que je ne vous vois pas... mais, quand tu es là, près de moi, comme à présent, Rita, que ta main presse la mienne... alors cette image du passé qui m'obsédait s'efface peu à peu, les regrets s'envolent, j'oublie tout, excepté toi... toi, mon bonheur, ma vie, toi, ma femme.

RITA. Votre femme!... oui bientôt. Ce nom, je le porterai bientôt à la face du monde.

LE SOLITAIRE. Comment? explique-toi.

RITA. Tout-à-l'heure.... J'attends ici Perez, et... quelqu'un avec lui.

LE SOLITAIRE. Quelqu'un!

RITA. Ne m'interroge pas... c'est une surprise que j'ai voulu te faire, et, je le crois, tu m'en remercieras... Mais revenons à ce que tu me disais tout-à-l'heure, à tes regrets, à ces souvenirs qui te poursuivent... songes-y bien, ami, le ciel lui-même t'a empêché de prononcer des vœux

qui eussent fait à jamais ton malheur... il t'a envoyé à moi... il bénit notre tendresse, il t'ordonne par ma voix de bannir le remords, si tu n'es point coupable; plus de retour sur le passé, le présent est si beau! et l'avenir nous apparaît plus heureux, plus brillant encore... Tu voulais te vouer à Dieu, et c'est lui qui t'a fait te vouer à moi pour toujours.

LE SOLITAIRE. Oh! oui, pour toujours!

RITA. A moi seule, n'est-ce pas, monsieur? c'est que je suis jalouse, vois-tu... et si jamais une autre femme...

LE SOLITAIRE. Est-ce qu'une autre femme, Rita, pourrait jamais m'aimer comme tu m'aimes? (*En disant ces mots, il lui prend les mains, va se rasseoir en l'emmenant avec lui, puis il reprend en la regardant fixément.*) Et puis, est-ce qu'une autre femme te sera jamais comparable?... Ce que j'aime le plus en toi, ce n'est pas ta beauté, cet air imposant et gracieux à la fois, ces yeux qui me disent si bien : je t'aime... non, c'est ton âme grande et noble, ton âme plus belle encore que ta figure.

RITA. Oh! vous dites cela, monsieur; et c'est, à ce qu'on prétend, le langage ordinaire des amans; mais si nous avions le malheur d'être laides... eh! mon Dieu! vous ne songeriez guère à la beauté de notre âme.

LE SOLITAIRE. D'autres peut-être, mais moi....

RITA, *elle s'assied à côté de lui.* Vous aussi, monsieur... Tenez, vous savez que Perez s'occupe un peu de chimie?

LE SOLITAIRE. Tu me l'as dit. Eh bien?

RITA. Il a entre les mains un masque, enduit de je ne sais quelle préparation, et dont l'effet est de rendre en cinq minutes méconnaissable, hideux, le plus beau des visages.

LE SOLITAIRE. Vraiment? c'est un secret.

RITA. Si, par malheur, j'avais mis une fois ce masque, convenez-en franchement, monsieur, adieu tout votre amour.

LE SOLITAIRE. Oh! non.

RITA. Si fait.

LE SOLITAIRE. Non pas.

RITA. Mais je vous dis que si.

LE SOLITAIRE. Mais je vous jure le contraire.

RITA. Oh! je vous jure... que je n'ai pas envie d'essayer, aujourd'hui surtout; aujourd'hui, plus que jamais, je veux être belle.... Si vous saviez.... si tu savais...

LE SOLITAIRE. Quoi donc?

RITA. On vient.... ah! c'est lui!... c'est Perez.

SCENE II.

LES MÊMES, PEREZ, *entrant a la gauche du pubic.*

RITA. Eh bien?

PEREZ. Madame la duchesse, il est là... il vous attend dans la chapelle.

LE SOLITAIRE. Dans la chapelle!

RITA. Ecoute, écoute, ami... Perez, nous te suivons tous les deux.

Perez sort.

SCENE III.

RITA, LE SOLITAIRE.

RITA. Ce mystère que je te cachais, le voici... Tu m'as dit souvent : L'obscurité de mon nom, et cette solitude de la tour de Koatven, m'est devenue odieuse, insupportable... eh bien! pour toi, plus de solitude, plus d'obscurité; à toi une fortune immense, un titre noble, éclatant...... Cet homme dont Perez vient de m'annoncer l'arrivée, c'est un prêtre!

LE SOLITAIRE. Un prêtre!

RITA. Et je viens de tout faire préparer dans la chapelle pour un mariage.

LE SOLITAIRE. Un mariage!

RITA. On n'attend plus que les fiancés... Mais tu ne devines donc pas?... C'est nous, toi et moi, qui sommes les fiancés; c'est ma main que je viens te proposer.

LE SOLITAIRE. Votre main, madame!

RITA. Ainsi laisse là cet habit lugubre, qui ne doit plus être le tien... laisse ici tout ton passé triste et malheureux, pour t'élancer avec moi vers un avenir plein d'éclat et de gloire... Eh bien! tu ne me réponds pas? D'où vient qu'une nouvelle de bonheur, que mes paroles d'amour te trouvent muet et glacé?... Monsieur, je ne puis vous comprendre; au nom du ciel, répondez-moi.

LE SOLITAIRE, *froidement, en présentant la main à Rita, et en la conduisant vers un siége.* Que madame la duchesse veuille bien s'asseoir... et me prêter toute son attention.

RITA, *stupéfaite.* Mais, est-ce bien toi qui me parles?... ce langage, ce ton, auquel tu n'as pas accoutumé mon cœur...

On entend sonner minuit dans une partie reculée de la tour.

LE SOLITAIRE. Minuit. Cette heure ne dit-elle rien à vos souvenirs, Mme la duchesse? Ah! vous pâlissez! les sons lugubres d'une cloche suffiraient-ils pour évoquer en vous un remords?... Ah! s'il en était ainsi, le hasard aurait bien choisi l'heure de la réparation, n'est-ce pas?

RITA, *se levant avec peine.* Monsieur, qui donc êtes-vous?

LE SOLITAIRE, *avec sang-froid.* Vous allez le savoir... mais calmez-vous, et veuillez vous rasseoir.

RITA, *retombant sur son siège.* J'écoute, j'écoute...

LE SOLITAIRE. Je vous ai trompée, madame...

RITA, *d'une voix étouffée.* Dieu!

LE SOLITAIRE. Lorsque, pâle et sanglant, je vous apparus sous cet habit, et vous parlai de cloître... je vous trompais.

RITA, *suppliante.* Au nom du ciel, cessez cet affreux badinage... il me tue!

LE SOLITAIRE, *froidement.* Je vous trompais... (*Élevant la voix et l'examinant.*) Je suis marin, madame... je suis le comte Henri de Vaudray!

RITA, *reculant.* Vous!... ah!

HENRI, *continuant.* Il y avait deux ans que j'avais quitté la France, quand je la revis il y a six mois environs... En partant, madame, j'avais serré dans mes bras un frère que j'aimais... j'avais versé des larmes dans le sein d'une mère que je chérissais... Blessé dans le dernier combat, j'obtins mon rappel... je partis... des jours entiers me voyaient debout sur le pont du navire qui me ramenait, et les regards tournés vers la France... la France, où j'avais laissé ma mère, où j'allais retrouver mon frère!... Oh! comme le cœur me battait à la pensée de les revoir... et comme la traversée me parut longue!... Enfin je débarquai... six heures après, je revoyais le château de mes pères... Les valets accourus à ma voix étaient vêtus de noir... tremblant, je les accable de questions, auxquelles ils répondent par un douloureux silence... Alors vint à moi un vieux serviteur de ma famille, qui, me prenant par la main, me conduisit dans le caveau où reposent mes aïeux... puis, me montrant deux tombes nouvelles : « Ici est votre jeune frère, me dit-il... là est votre mère! » Et j'ai pu les entendre sans mourir ces horribles paroles!.. (*Après un temps.*) Le lendemain, ce fut agenouillé près de ces deux tombes que j'écoutai le récit du funeste événement qui m'avait privé d'un frère et fait orphelin... La coquetterie d'une femme les avait tués tous les deux.

RITA, *relevant la tête.* Et qui vous a dit cela, monsieur le comte?

HENRI. Des gens bien informés, madame.. ceux dont elle avait fait autant de victimes si, aussi crédules que mon pauvre frère, ils s'étaient laissé prendre à l'aimer.

RITA. Mais alors... attendez... ma tête s'égare... Alors, pourquoi ce déguisement? pourquoi depuis six semaines...?

HENRI. Pourquoi!... mais vous ne comprenez donc pas que ces deux morts, l'ouvrage d'une femme, que ces deux morts de mon frère et de ma mère criaient vengeance, et que je les ai vengés!... Vous ne comprenez donc pas que le nom de cette femme, mille voix se sont élevées pour me le révéler!... et que cette femme, c'est la duchesse Rita de San-Felice!

RITA, *avec égarement.* O mon Dieu!... mon Dieu!

HENRI. Et que vous avait-il donc fait mon pauvre frère?... de quelle offense s'était-il rendu coupable envers vous, pour lui avoir, à vingt ans, inspiré un tel dégoût de la vie?... quel crime avait commis ma mère?... que vous importait, à vous si recherchée, un esclave de plus enchaîné à votre char?...

RITA, *éperdue.* Ah! c'est pour en devenir folle!

HENRI. Et je ne pouvais arracher le cœur à qui m'avait fait tant de mal : c'était une femme!..... non, mais, en revanche, je pouvais lui rendre larmes pour larmes, désespoir pour désespoir!... Jusqu'alors insensible à l'amour, qu'avec tant d'art elle savait faire naître chez les autres, vertueuse par calcul, la haute réputation dont elle faisait parade était son bien le plus précieux... c'était donc sa réputation qu'il fallait lui enlever!

RITA, *avec égarement.* Oh! non, non, c'est impossible!... ce n'est pas toi qui me parles, Henri... je suis le jouet d'un songe affreux, épouvantable!... par pitié, Henri, réveille-moi! réveille-moi!

HENRI, *avec calme.* Ce qui se passe entre nous, madame la duchesse, est aussi réel que la perte que j'ai faite par vous est irréparable.

RITA. Mais il eût été plus humain de me poignarder, Henri, avant de me dire tout cela... il eût été plus généreux à toi de me laisser aux mains de ceux qui déjà m'entraînaient, dans l'intention de me tuer peut-être!...

HENRI, *froidement.* Détrompez-vous... ils avaient reçu de moi l'ordre de vous traiter avec tous les égards dus à votre rang.

RITA, *exaspérée.* Quoi! cet enlèvement...?

HENRI. N'était qu'un jeu... et vos ravisseurs des gens à mes gages.

RITA, *atterrée.* Ah!... cependant... mon portrait trouvé entre vos mains...

HENRI. Fut copié sur celui placé dans votre salon même.

RITA. Mais ce sang?... ce sang qui coulait de votre blessure?

HENRI. Mon poignard avait déchiré ma poitrine. Je vous savais romanesque, c'est en bâtissant un roman que je me suis introduit près de vous... mon frère vous aimait, et vous l'avez tué... c'est en arrivant à me faire aimer de vous que j'ai vengé mon frère.

RITA, *tremblante* Savez-vous que c'est une infâme comédie que vous avez jouée là, monsieur le comte?... oui, infâme!... car une pauvre femme méritait au moins de la pitié!... oh! c'est me punir bien cruellement de vous avoir aimé!... Mais sachez donc que, s'il en fut ainsi, c'est parce que vous êtes venu à moi mourant et malheureux... riche et puissant, peut-être n'eussiez-vous pas touché mon cœur... c'est parce que vous m'êtes apparu abandonné, sans appui sur la terre, que je vous ai aimé de toute la pitié que m'inspirait votre malheur!... oh! oui, je vous ai bien aimé, Henri!... bien aimé!... Mais, pourquoi tes paroles ne m'ont-elles pas tuée?... serai-je donc condamnée à vivre après ce que je viens d'entendre?... Tiens, Henri, je suis à tes pieds... Henri, ne me réduis pas à douter de la justice du ciel... car, après ta trahison, vois-tu, je ne pourrais plus croire à rien... je n'aurais seulement pas la ressource d'une prière... car je ne croirais même plus en Dieu... Je voulais t'élever jusqu'à moi, je voulais être ta femme... eh bien! si tu l'exiges, je te sacrifierai cette réputation dont tu me crois si fière... je resterai ta maîtresse... ta maîtresse, entends-tu?... mais, aime-moi! aime-moi!

Elle est à ses pieds.

HENRI. *Il paraît violemment ému, puis il fait un effort sur lui-même, et lui tend la main pour la relever.* Que faites-vous, madame la duchesse?... relevez-vous... relevez-vous.

RITA. Vous voulez donc mon humiliation?... c'est mon déshonneur qu'il vous faut?... (*Se redressant.*) Il n'en sera rien, pourtant, monsieur le comte!... je saurai bien vous disputer cette joie!... il existe un seul confident de ma faiblesse... confident muet et dévoué... eh bien!...

HENRI, *froidement.* Vous nierez tout, en présence même de ceux qui n'ont pas perdu un seul mot de notre entretien?...

RITA, *reculant.* Que voulez-vous dire?...

HENRI. Que j'ai des témoins, madame la duchesse!

La tapisserie du fond s'ouvre, et laisse voir un second salon richement éclairé; une table splendide y est servie. Sannois, Durantal, Servigné, les autres seigneurs, et des femmes assises à leurs côtés, se lèvent et se répandent en scène.

SCENE IV.

LES MÊMES, SANNOIS, DURANTAL, SERVIGNÉ, SEIGNEURS, COURTISANES.

SANNOIS. Bravo, comte de Vaudray! bravo! admirablement joué!

RITA, *poussant un cri de terreur, puis se retournant vers Henri.* Ah!... monsieur, monsieur!... vous avez commis une lâcheté indigne d'un gentilhomme... Ce que vous avez fait là est une basse trahison dont rougirait le dernier de vos valets.

HENRI, *évitant son regard.* J'ai accompli un serment prononcé sur deux tombes...

SANNOIS. Vous en serez quitte, madame la duchesse, pour occuper un mois, tout au plus, les salons de Paris et de Versailles; ajoutez à cela une douzaine de félicitations anonymes... autant de chansons, et tout sera dit...

RITA, *lentement.* Peut-être... (*S'adressant à tous.*) Bien que chacun de vous, pour me perdre, ait lutté de perfidie... bien que chacun de vous, à l'envi, se soit montré méprisable et infâme... il en est un, cependant, plus méprisable à lui seul, et plus infâme que tous les autres ensemble...

SANNOIS, *s'emportant.* Madame!...

RITA, *froidement.* Je vous sais gré, monsieur, d'avoir bien voulu vous reconnaître... Vous m'avez épargné le dégoût de prononcer votre nom... (*Après un temps.*) Mon crime envers vous était grand en effet, il était de ceux que les gens de votre sorte ne pardonnent pas... Vous m'aviez poursuivie de votre amour de débauché, et vous aviez vu mon cœur se soulever à la seule pensée de vous appartenir...

HENRI, *à part.* Que dit-elle!... Il vous aurait aimée?...

RITA. Ce n'est pas tout... blessé dans votre amour-propre, il vous fallait ma perte à tout prix... mais, pour l'obtenir plus sûrement, il vous fallait aussi vivre dans mon intimité... Alors, changeant de lan-

gage, vous êtes venu mendier le titre de mon ami... vous m'avez fait entendre des paroles d'amitié et de dévouement... et moi, j'ai cru à votre amitié et à votre dévouement... vous m'avez enlacée comme le serpent enlace sa proie, pour me déchirer plus à loisir... Savez-vous bien que, si j'étais un homme, ce ne serait pas trop pour moi de tout votre sang?... Mais je ne suis qu'une femme, et je ne puis que vous dire : Marquis de Sannois, vous êtes un lâche!... entendez-vous, un lâche!

Mouvement de colère de Sannois. Perez paraît sur le seuil de la porte à gauche.

SCENE V.

LES MÊMES, PEREZ.

PEREZ, *s'arrêtant étonné*. Que vois-je?... et que se passe-t-il donc?... (*Il fait quelques pas.*) Le marquis!...

Rita lui fait, de la main, signe de se taire; puis se tourne vers Henri.

RITA. Quant à vous, monsieur le comte...

PEREZ, *à part*. Monsieur le comte...

RITA, *continuant*. Je ne saurais définir encore quel sentiment m'inspirent tant d'outrages... je ne saurais dire encore ce que vous méritez le plus, de ma pitié ou de ma haine... Ma haine... oh! elle vous est bien due, je crois... et bien acquise! (*Avec mépris.*) Mais vous avez aussi quelques droits à ma pitié, pour l'ignoble rôle qu'on vous a fait jouer... à vous, le comte Henri de Vaudray!

PEREZ, *à part*. Henri de Vaudray!...

RITA, *montrant Sannois*. Cet homme vous a dit : Une femme a causé la mort de ton frère et de ta mère... et il vous a nommé la duchesse Rita de San-Felice; puis, il a ajouté : Venge-toi par l'humiliation et le déshonneur de cette femme!..... Eh bien! cet homme a menti!.. car il sait bien, lui, que je suis innocente! Oui, quand se réveille en moi la pensée du malheur que j'ai involontairement causé... je porte la main sur mon cœur, et le calme y rentre aussitôt... car j'y trouve la preuve de mon innocence!... (*Tirant une lettre de son sein, et la lui présentant.*) Voilà pourquoi cet écrit et moi, nous sommes désormais inséparables.

HENRI. Une lettre... (*Y jetant les yeux.*) De ma mère?...

Henri a ouvert la lettre en tremblant.

HENRI, *lisant*. « C'est de mon lit de » mort que je vous écris... de mon lit de » mort, d'où je vous ai bénie, Rita... Oh! » oui, bénie soit celle que les terreurs » d'une mère avaient touchée, celle qui se » sacrifiait pour me conserver mon enfant! » bénie soit celle qui se donnait à celui » qu'elle regrettait tant de ne pouvoir » aimer d'amour; et cela, pour prévenir » la catastrophe qui me conduit au tombeau! » Qu'ai-je lu?... (*Se laissant retomber sur son siége.*) Oh! malédiction! malédiction sur moi!.. (*Reprenant sa lecture.*) « Ma fille, un grand secret me » pèse, un secret que je vous confie, à vous » seule, Rita. Je vous ai dit que mon fils » Jules... »

PEREZ, *en entendant ces dernières lignes, fait un mouvement, puis s'élance et se saisit de la lettre en s'écriant :* Monsieur, vous n'achèverez pas cette lecture.

HENRI. Que faites-vous?

PEREZ, *froidement*. Le reste est le secret de ma maîtresse, monsieur le comte.

RITA. Oui, je t'ai compris... Le reste, monsieur, c'est mon bien, c'est mon bien le plus cher, maintenant. Adieu, monsieur le comte de Vaudray.

Elle jette un regard de mépris sur ceux qui l'entourent, et sort par la gauche.

SANNOIS, *riant en montrant Perez qui sort lentement à la suite de sa maîtresse*. Ah! ah! ah! je te félicite, mon cher Henri! jusqu'au vieux chien de garde, qui par toi s'est laissé tromper, museler!...

PEREZ, *revenant sur ses pas*. Priez Dieu, monsieur de Sannois, que le chien de garde ne se trouve pas souvent sur votre passage; car, tout vieux qu'il est, sa morsure pourrait bien vous être mortelle.

Il s'éloigne aussi par la gauche.

SCENE VI.

LES MÊMES, *exceptés* RITA *et* PEREZ.

SANNOIS. Crois-moi, oublie toutes ces menaces et cette impuissante colère... et viens te mettre à table avec nous.

TOUS. Oui, à table!... à table!...

HENRI, *leur barrant le chemin*. Un moment!...

SANNOIS, *légèrement*. C'est bien.... au champagne tu me remercieras de t'avoir choisi pour notre vengeur.

HENRI. C'est maintenant qu'il faut m'entendre... Mais rassurez-vous, quand l'orgie vous réclame, je n'abuserai pas de vos instans... le temps seulement de régler nos comptes!...

SANNOIS, *à part*. On dirait qu'il se fâche...

HENRI, *continuant*. L'ignoble comédie est jouée!... à chacun son salaire! (*Il tire une bourse et la jette à terre, aux pieds des femmes.*) Voici le vôtre!... A présent, vous n'avez plus à faire ici... sortez... sortez!..

La draperie du fond se referme; on ne voit plus ni la table, ni les femmes.

SANNOIS. Il est fou!

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté* LES FEMMES.

HENRI, *avec force*. A votre tour, messeigneurs!.. à vous qui m'avez si bassement trompé... à vous qui avez fait de moi votre complice! à chacun son salaire! A ces femmes de l'or... A vous, mes gentilshommes, à vous du fer!

Il tire son épée.

SANNOIS. Décidément ta seigneurie est en démence.

HENRI. Vous restez immobiles?... vos épées sont encore dans le fourreau? mais vous ne comprenez donc pas qu'il me faut la vie de l'un de vous, qu'il me faut la vie du plus lâche et du plus infâme. (*Marchant droit à Sannois, et lui arrachant l'ordre qu'il porte sur la poitrine.*) Tu ne comprends donc pas qu'il me faut ta vie, marquis de Sannois?...

SANNOIS, *mettant l'épée à la main*. Malheureux!..

HENRI. A la bonne heure!

DURANTAL *et* SERVIGNÉ. Arrêtez!...

HENRI, *les menaçant*. Arrière! arrière! vous autres!

SANNOIS, *qui a repris son sang-froid*. Laissez... messieurs... une légère saignée le calmera.

Ils croisent le fer.

HENRI. Ah! je sens enfin une épée contre la mienne...

Ils échangent plusieurs coups.

SANNOIS, *froidement*. Couvre-toi donc mieux..... Si je l'avais voulu, tu ne serais déjà plus de ce monde.

HENRI. Fais-moi grâce de ta pitié...

SANNOIS, *raillant*. La partie n'est vraiment pas égale.

HENRI. Je pense comme toi.

SANNOIS. Vrai, je t'aurais déjà tué dix fois pour une.

HENRI. Veuille-le donc!...

SANNOIS. Une piqûre me suffira... je suis trop fidèle sujet du roi Louis XV pour priver sa marine d'un officier de si haute espérance...

HENRI, *redoublant de vigueur et le forçant de rompre*. D'où vient donc que tu pâlis, marquis de Sannois!..

SANNOIS, *frappé d'un coup d'épée*. Ah!

Il tombe mort. Effroi des assistans.

HENRI. Allons, nobles seigneurs!... qui de vous ramasse cette épée? J'attends!

Ils restent immobiles et consternés; tableau; la toile tombe.

ACTE QUATRIÈME.

LE MASQUE.

Décor du premier acte. Les salons de la duchesse San-Felice, à Versailles.

SCÈNE PREMIÈRE.

PEREZ, ANTOINE.

ANTOINE. Cela est donc bien vrai, monsieur Perez?

PEREZ. Quand je te le dis!

ANTOINE. Il y a un mois que madame la duchesse est de retour à Versailles, et nous l'ignorions.

PEREZ. Il fallait te consulter peut-être...

ANTOINE. Et pendant tout ce temps renfermée sans cesse dans son oratoire, elle ne voyait, ne recevait personne?

PEREZ. Personne que moi...

ANTOINE. Et ce soir, elle renonce enfin à la retraite pour donner encore une soirée, une fête aussi brillante que celles d'autrefois.

PEREZ. Sans doute, un bal masqué, puisque nous sommes en carnaval... n'est-ce pas une époque de joie et de folie? et ce jour n'est-il pas heureusement choisi par la duchesse pour revoir toutes ses anciennes connaissances de Paris et de Versailles?

ANTOINE. Toutes? nous aurons les mêmes invités?

PEREZ. A peu près... Il y aura de moins M. le marquis de Sannois, mort dans un duel; mais, à sa place, nous aurons le jeune et brillant duc de Richelieu; quant au chevalier Jules de Vaudray, que tu as vu tomber sous cette fenêtre, il sera remplacé par son frère, le comte Henri de Vaudray, l'espoir de la marine française.

ANTOINE. Vous comprenez bien, monsieur Perez, que peu m'importe de savoir les noms de tous les gentilhommes que nous recevrons ce soir; mais je suis étonné, stupéfait que notre bonne maîtresse songe maintenant à donner un bal.

PEREZ. Etonné... pourquoi donc?

ANTOINE. Pourquoi?... il y a une heure, lorsque, pour la première fois depuis un mois, elle s'est décidée à sortir de son oratoire... je l'ai vue... elle se croyait seule encore en traversant la galerie qui conduit à ce salon... mais, moi, j'étais là... j'avais voulu être un des premiers à me trouver sur son passage; puis, quand je fus à quelques pas d'elle, je m'arrêtai effrayé malgré moi de sa pâleur et de son agitation... elle marchait à pas précipités... ses yeux lançaient des flammes... puis elle se laissa tomber comme épuisée de fatigue, et sa bouche murmura des mots sans suite, dont je ne pus entendre qu'un seul: vengeance!... Qu'est-ce que cela signifie, et de quelle vengeance veut-elle donc parler?

PEREZ. Tais-toi! tais-toi! j'entends tout, je vois tout, et je ne sais rien... fais comme moi.

ANTOINE. Vous avez raison, maître Perez... oh! ce n'est pas de la curiosité... mais j'étais ému, je pleurais de voir madame la duchesse dans cet état... et voilà pourquoi je suis venu vous demander si vous ne vous étiez pas trompé en ordonnant les apprêts d'une fête...

PEREZ. Ton devoir est de te taire et d'obéir... Ah! la voici! je l'attendais... va-t'en.

ANTOINE. Toujours aussi triste que tout-à-l'heure.

PEREZ. Pas de réflexion... chacun de nous à son poste... le mien est ici... le tien là-bas; va-t'en.

Il le pousse dehors par le fond. Entrée de la duchesse par une porte latérale; elle est en négligé de couleur très-sombre.

SCENE II.

PEREZ, RITA.

Perez marche vivement au-devant de la duchesse, et lui baise la main.

RITA. Mon ami... c'est toi!... Enfin l'instant est venu... Toutes les invitations ont été faites pour ce bal, n'est-il pas vrai?

PEREZ. Toutes.

RITA. L'envoyé de M. de Richelieu ne s'est pas encore présenté?

PEREZ. Non, madame...

RITA. Dès qu'il viendra, qu'on l'introduise... je veux, je veux le voir avant l'heure de la fête... Depuis un mois, son maître seul, seul avec toi, Perez, sait que je suis à Versailles... aujourd'hui je verrai jusqu'où va mon empire sur le duc de Richelieu... (*Moment de silence; elle se rapproche de Perez, et lui dit en lui serrant la main.*) Et... dis-moi, est-il venu, lui?

PEREZ. M. de Vaudray!... Oui, madame... aujourd'hui comme hier, comme tous les jours depuis que j'ai remis les pieds dans cet hôtel... car il ne pouvait croire, lui, qui me connaît un peu, que vous fussiez partie pour l'Espagne lorsque le vieux Perez était demeuré en France... mais vainement il a voulu m'arracher mon secret... j'ai été sourd à ses prières, j'ai refusé son or... et ce matin, ce matin encore, je l'ai vu reparaître, plus impatient, plus suppliant que jamais... il est tombé à mes genoux... oui, le gentilhomme aux genoux de votre serviteur, demandant comme une grâce de le laisser arriver jusqu'à vous. Je l'avouerai, malgré ma haine pour lui, un instant j'ai été faible... car j'ai cru voir qu'il était bien malheureux; je me suis dit qu'il vaudrait mieux pour cet homme un poignard dans le cœur que les mille tortures dont vous aves résolu de le frapper... Enfin j'allais lui céder peut-être... lorsque j'ai pensé à vous, à votre volonté que je dois avant tout accomplir, et je lui ai dit: Vous avez, monsieur le comte, une lettre d'invitation... ce soir vous verrez ma maîtresse... Et je l'ai laissé là; je suis venu

vous rejoindre; car j'avais besoin d'être auprès de vous pour retrouver toute ma colère.

RITA. Il viendra! c'est bien! tout est prêt, n'est-ce pas, mon fidèle Perez? et d'abord... hier au soir, tu m'as fait un serment que tu n'as pas oublié... ce masque... où est-il?

PEREZ, *montrant une porte à la gauche du public sur le premier plan.* Il est là, dans cette chambre; mais, si vous m'en croyez...

RITA. Oh! toute exhortation est désormais inutile... Je le veux!...

Perez fait un pas vers la chambre à gauche. Antoine entre par le fond.

SCENE III.

LES MÊMES, ANTOINE, *puis un envoyé de Richelieu.*

ANTOINE, *annonçant.* Un messager de M. le duc de Richelieu.

RITA. Qu'il entre... Demeure, Perez, demeure...mais, quoi que tu entendes, ne mets pas en doute un instant l'honneur et la fierté de ta maîtresse... mon ame a pu être brisée, mais jamais avilie; pour me bien juger, attends. (*Le messager entre, salue, et remet respectueusement une lettre cachetée à la duchesse, qui, d'un geste, l'invite à demeurer un instant au fond du salon. Parcourant des yeux la lettre après avoir jeté l'enveloppe.*) Ah! qu'ai-je lu! Tiens, ami.

Elle donne la lettre à Perez, s'assied, et lui fait signe de lire.

PEREZ, *lisant;* « Depuis un mois, madame » la duchesse, je n'ai épargné, pour vous » plaire, ni mes soins, ni mon crédit. Non » seulement je suis parvenu à rentrer en » grâce auprès de monseigneur le régent, » mais, pour vous, j'ai sollicité ce que » je n'eusse jamais fait pour moi-même. » Vous m'avez demandé que M. Henri » de Vaudray, simple officier de marine, » fût promu au grade de capitaine de fré» gate....je l'ai obtenu; puis, qu'il fût » nommé capitaine de vaisseau, je l'ai ob» tenu encore... » (*Perez interrompt sa lecture avec surprise:*) Comment!... c'est vous, madame...

RITA. Moi, qui sollicite pour mon ennemi... Déjà tu ne peux modérer ta surprise... Songe à ta promesse. Attends.

PEREZ. C'est juste. (*Il reprend sa lecture.*) « Aujourd'hui vous voulez qu'il » soit appelé au commandement d'une » escadre, et nommé chevalier des ordres » de sa majesté... (*Nouveau mouvement d'étonnement de Perez. Il continue.*) « Ma» dame, lorsque j'obéis en aveugle à » toutes vos volontés, ne ferez-vous » rien pour moi? Je vais faire de nou» velles démarches auprès du prince et » du cardinal-ministre. Henri de Vau» dray sera chef d'escadre, je vous le pro» mets; il sera chevalier des ordres du » roi, je le promets encore, si vous daignez » remettre à mon envoyé, comme gage » de l'espérance qu'il m'est enfin permis » de concevoir, l'anneau que vous portez » à votre doigt... (*Ici Perez s'interrompt encore, et dit en souriant:*) Ah! rien que » cela...c'est juste...faveur pour faveur... » à la cour de Versailles tout se vend... » on ne donne rien pour rien. (*Achevant la lettre:*) A ce prix, vous aurez la place » et le titre de votre protégé, et trois jours » après sa nomination l'escadre qu'il va » commander devra mettre à la voile. J'at» tends votre réponse, madame, avant de » présenter son brevet à la signature de » son éminence, puis à celle de son altesse » royale. » (*Se retournant vivement vers la duchesse, après avoir lu:*) Votre réponse... Sans doute, ma bonne maîtresse, vous allez déchirer cette lettre et en renvoyer les morceaux à son excellence.

RITA. Non. (*Elle fait signe au messager de s'approcher.*) Vous remettrez cet anneau à M. le duc...

Elle tire une bague de son doigt et la donne à l'envoyé; celui-ci salue profondément et sort. Stupéfaction de Perez.

SCENE IV.

RITA, PEREZ.

PEREZ. Eh bien! madame, que dois-je croire?... Cette épître du maréchal, cet anneau...

RITA. Cet anneau, lorsque son excellence viendra me le présenter, lorsqu'il réclamera sa victime...

PEREZ. Eh bien?

RITA. Eh bien!... (*Montrant le masque noir sur sa toilette:*) L'effet de ce masque est certain, n'est-ce pas?

PEREZ, *se plaçant entre elle et la toilette.* Oui, madame, je vous l'ai dit; mais... ce sont d'indicibles souffrances, suivies d'une misère de toute la vie... et je serais coupable si je ne cherchais à vous en préserver, au risque même de vous déplaire...

RITA. Je te le demande encore, es-tu bien sûr de ta science, Perez?... Cette préparation dont tu m'as dit tenir le secret d'un Arabe... peux-tu me répondre qu'elle ne manque pas à l'exécution de mes projets?

que ses résultats soient prompts, infaillibles, et surtout irréparables?...

PEREZ. Oui, madame... ô mon Dieu! mon Dieu!... ma conviction n'est que trop profonde... L homme qui m'a appris un tel secret, je l'ai vu infliger ce supplice à l'une de ses esclaves... La pauvre femme! ah! vous en eussiez-eu pitié!... ainsi que moi, vous eussiez demandé sa grâce... mais il était inflexible pour elle comme vous voulez l'être pour vous, madame... alors sa victime s'arma de tout son courage, de toute sa résignation... elle releva la tête et la présenta à ses bourreaux... quelques minutes après qu'un masque ainsi préparé eut été appliqué sur son visage, la souffrance aigue qu'elle endura fit tressaillir son corps; mais elle ne jeta pas un cri de douleur... elle eut la force de tenir elle-même cet appareil... de supporter sans plainte et sans murmure cet horrible déchirement de son visage... Oh! comme elle était changée!... je ne l'aurais pas reconnue si un instant mes yeux l'eussent perdue de vue... tous ses traits étaient décomposés, flétris... ses yeux devenus ternes et livides... cette figure, si belle, si brillante encore naguère de fraîcheur et de santé, n'offrait plus que l'aspect de la mort, mais d'une mort hideuse, épouvantable... en ce moment avait cessé la douleur physique de la pauvre esclave, et son courage n'avait point faibli un instant, lorsque son maître lui présenta un miroir..... et c'est à cette épreuve que devait succomber toute son énergie... je la vis reculer avec horreur, pleurer, puis rire tour à tour, mais d'un rire affreux, et qui faisait peine à entendre... et depuis ce moment elle était folle!...

RITA. O ciel!

PEREZ. Oui, la perte de sa raison a suivi celle de sa beauté... et voilà, madame, voilà le supplice que vous vous préparez... pour accomplir vos projets de vengeance... projets que je ne puis comprendre encore... Un homme vous a indignement outragé, et, lorsque vous avez dans vos mains tous les moyens de le perdre, vous refusez de vous en servir... cet homme, vous l'élevez au comble des honneurs et de la fortune... et c'est vous, vous seule que vous frappez, madame!

RITA. Moi seule? peut-être... mais je me frappe la première... il le faut, et je suis prête à toutes ces douleurs que tu viens de dépeindre... oh! je ne perdrai pas la raison, moi, puisque je l'ai conservée le jour même où j'ai été insultée publiquement dans la tour de Koatven... Est-ce qu'il peut y avoir une torture comparable à celles que j'ai souffertes? Mais cette beauté dont je fus long-temps orgueilleuse, elle a fait mon malheur... je lui dois ma faute et mon outrage, et je veux m'en punir en la détruisant à jamais... puis, je ne craindrai plus alors que le noble duc de Richelieu vienne me rappeler ma parole... car en moi ce n'est que la femme jeune et belle qu'il aime... et il ne trouvera qu'un spectre semblable à celui de l'esclave dont tu m'as raconté l'infortune..... Donne, donne ce masque.

PEREZ. Ah! vous me faites frémir, madame... par pitié pour votre vieux serviteur...

RITA. Perez, hier encore, tu m'as juré, par l'ame de mon père, que tu ferais ma volonté...

PEREZ. Oui, votre volonté, dussiez-vous me demander ma vie; mais la vôtre... oh! non, non, madame! Bientôt, ce soir peut-être, vous me maudiriez pour vous avoir obéie, pour n'avoir pas été parjure... Eh! qui sait? ce soir... lui, M. de Vaudray, vous le verrez à vos genoux... et, si dès à présent vous pouvez être assez grande, assez généreuse envers lui pour le combler de biens... que sera-ce quand il vous demandera pardon de ses outrages? quand il vous dira qu'il vous aime toujours?...

RITA. Ah! tu as raison, Perez. Je pourrais le croire encore, et malgré moi... je me surprendrais peut-être à l'aimer moi-même... Je ne le veux pas, non, je ne le veux pas, et pour m'en préserver...

PEREZ. Arrêtez! ô ciel! qu'allez-vous faire?

Elle entre vivement dans la chambre à gauche. En ce moment les portes du fond s'ouvrent; on voit les salons éclairés, des seigneurs et des dames en masque et en domino; Henri de Vaudray est au milieu d'un groupe avec son uniforme d'officier de marine. Rita rentre immédiatement en scène, tenant à la main le masque qu'elle a été prendre dans la chambre voisine; elle le regarde avec effroi, hésite encore à s'en couvrir le visage, lors qu'elle aperçoit Vaudray.

RITA, *à Perez, qui cherche à retenir son bras*. Ah! c'est lui! c'est lui!.. Tiens, désormais, je suis à l'abri de son amour!...

Elle applique le masque sur son visage, et elle sort par la porte à droite, qui conduit à son boudoir, au moment même où Henri de Vaudray paraît sur le seuil de la porte du milieu.

SCENE V.

PEREZ, HENRI DE VAUDRAY.

HENRI, *s'approchant de Perez, qui suit des yeux sa maîtresse.* Perez... c'était elle, n'est-ce pas?

PEREZ, *se retournant.* Ah! M. de Vaudray!... (*A part.*) Et c'est à cause de lui qu'elle est si malheureuse!

HENRI. Réponds, je t'en conjure, c'était la duchesse de San-Felice? Eloigné d'elle pendant si long-temps, n'ayant pu lui faire entendre encore un mot, un seul mot qui me rende moins infâme à ses yeux, ne me sera-t-il donc pas permis enfin de lui parler ce soir? de me trouver une dernière fois en face d'elle, loin du bruit de cette fête?

PEREZ. Monsieur... ce matin, en vous écoutant, j'ai eu la faiblesse d'oublier un instant le passé, de pardonner à votre chagrin l'horrible action que vous avez faite; mais depuis, mais tout-à-l'heure, j'ai revu ma maîtresse, je l'ai revue plus misérable que jamais, et je suis revenu tout entier à ma haine pour vous. La vie du pauvre Perez était enchaînée à celle de Rita, et toutes les deux vous les avez détruites ensemble... Ah! rendez grâce à ma maîtresse qui m'a ordonné de respecter vos jours... mais j'ai promis, je tiendrai ma parole.

Il sort par la droite.

SCENE VI.

HENRI, *seul.*

Mes jours?... eh! que ne les a-t-il pris à Koatven... dans cet instant où Rita, entourée de tous ses ennemis, relevait la tête pour les flétrir, pour les accabler à son tour!... Comme alors, après l'avoir outragée, je la trouvais noble et grande!..... et moi, que je me sentais misérable et faible sous le poids de son regard!... Qu'il m'eût rendu service celui qui m'aurait affranchi par la mort de cette haine que j'avais méritée, de ce mépris que j'éprouvais pour moi-même! (*Regardant les masques qui se promènent dans les salons.*) Une fête!... et c'est elle, c'est Rita qui doit en faire les honneurs!... Après avoir caché aux yeux de tous sa présence dans cet hôtel, elle a voulu reparaître aux yeux de tous telle qu'elle était autrefois, la reine d'un bal... Que dois-je croire? comment expliquer sa conduite?... Ah! je la connais, elle n'a pu rejeter loin d'elle le souvenir de ses douleurs et de son injure... Et lorsque tous ses invités vont joyeusement célébrer ce soir ce dernier jour d'ivresse et de folie, ici deux cœurs, isolés au milieu du bruit et de la foule, seront en proie à d'horribles pensées; l'un sera tout à la haine, l'autre tout au remords... Ah! je la verrai du moins, je la verrai... Il approche ce moment que j'ai tant attendu... et, je le sens, sa présence, je la désire et la crains en même temps... oui, pour la première fois de ma vie, j'ai peur!

Ici tous les invités se répandent dans le salon; parmi eux sont Durantal et Servigné, en domino et tenant un masque à la main; ils cherchent des yeux Henri de Vaudray et s'approchent de lui.

SCENE VII.

LES MÊMES, SERVIGNÉ, DURANTAL, DAMES ET SEIGNEURS.

SERVIGNÉ. Le voilà! le voilà!... j'étais bien sûr de l'avoir vu dans le bal.

DURANTAL. Oui, mesdames, oui, messeigneurs, c'est lui... c'est M. le comte de Vaudray.

HENRI. Eh bien! que me voulez-vous?

DURANTAL. Recevez nos complimens, monsieur le comte... les faveurs de la cour viennent vous poursuivre jusqu'au sein des plaisirs... Un messager du cardinal-ministre vient de se présenter dans les salons.... il vous cherche, il vous demande..... et tenez... le voilà... Place, place à l'envoyé de son éminence!

Tout le monde se range; on voit dans les salons du fond l'envoyé, qui descend lentement le scène et s'approche de Vaudray.

SCENE VIII.

LES MÊMES, RITA, PEREZ, L'ENVOYÉ DU MINISTRE.

HENRI, *à lui-même, en regardant l'envoyé avec surprise.* Depuis un mois, en effet, cette faveur singulière, incroyable, que je n'ai pas demandée, et qui semble s'acharner après moi, lorsque je suis mort à tout désir d'avancement et de fortune... (*Ici le messager est auprès de lui, le salue, et lui remet un paquet cacheté. Henri le parcourt rapidement. Pendant ce temps on voit rentrer, par la porte latérale à la gauche, Rita, masquée, en costume espagnol très-élégant et très-coquet, et la tête couronnée de fleurs. Elle semble souffrir et marcher péniblement; auprès d'elle est Perez, sur le bras duquel*

elle s appuie. Tous deux s'avancent sans être vus jusqu'à Henri de Vaudray, qui a lu bas le papier et s'écrie :) Encore! chef d'escadre! chevalier des ordres du roi! Et qu'ai-je donc fait pour devenir ainsi tout-à-coup le protégé du régent et de son ministre? A qui dois-je toutes ces grâces dont on m'accable?

SERVIGNÉ. A votre seul mérite, monsieur e comte.

RITA, *bas, en s'approchant de lui.* Non, aux sollicitations d'une femme.

HENRI. Ah! cette voix...

RITA, *bas en lui serrant la main.* Silence!

Durantal et Servigné font remarquer ce mouvement aux autre personnages.

DURANTAL. C'est elle! c'est la duchesse; nous tenons enfin le mot de l'énigme... c'est à lui qu'elle a dooné cette fête.

SERVIGNÉ. Une récoociliation! heureux mortel!

Tous se forment en un seul groupe à quelque distance de Rita et d'Henri, et continent de regarder en riant.

RITA, *bas à Henri.* Ce message, je l'attendais, et votre protectrice s'était réservée l'honoeur de placer les insignes de cet ordre sur votre poitrine.

Elle prend un grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit des mains de Perez.

HENRI, *bas, en s'inclinant pour recevoir le grand cordon des mains de la duchesse.* Il est donc vrai, madame... non, Rita... vous me pardonnez!

RITA, *froidement.* Dans un iostant, moosieur, vous aurez ma réponse.

Elle lui passe le grand cordon autour du cou.

DURANTAL, *bas à ceux qui l'entourent.* Eofin, malgré l'outrage qu'elle a reçu, elle proclame hautement sa faiblesse, son indulgeoce et son amour pour notre ancien ami.

SERVIGNÉ. Impossible de s'exécuter plus galamment et de meilleure grâce.

Rita fait signe à Perez de se retirer; il sort par la gauche.

DURANTAL. Messeigneurs, mesdames... et nous aussi nous sommes de trop...

SERVIGNÉ. Je le crois... et l'orchestre nous appelle. (*Chacun des seigneurs offre la main à une dame. Ce mouvement et le bruit de la musique ont fait retourner vivement Henri. Servigné et Durantal s'inclinent devant lui comme pour lui faire des excuses, puis se retirent doucement en disant à ceux qui les entourent.*) Silence! silence!

SCENE IX.

RITA, HENRI.

HENRI. Enfin nous sommes seuls, Rita, et je puis vous parler sans contrainte... je puis vous dire tout ce qu'il y a daos mon ame de bonheur iospéré.... nou pour toutes ces faveurs qui vienoent pleuvoir sur ma tête... eh! que me feraient à moi les titres et la grandeur... si vous me gardiez votre haine?... mais ces faveurs, elles me viennent de vous; mais vous me tendez une main protectrice, à moi, qui fus envers vous impitoyable. Ah! cette clémence m'accable et me coofond.... cette clémence est au-dessus de l'humanité, et je croyais, oui, je croyais, jusqu'à ce jour, que Dieu seul pouvait pardonner ainsi.

RITA, *froidement, en montrant du doigt un siége à Henri.* Que monsieur le comte veuille bien s'asseoir, et me prêter toute son attention. (*Henri la regarde, cherche à deviner sa pensée, et s'assied machinalement. Elle reprend.*) Cette clémence, en effet, serait plus qu'humaine, et vous disiez vrai, Dieu seul peut pardonner ainsi... mais moi, moi, je ne suis qu'une pauvre femme, il ne m'est pas donné d'atteindre sur la terre à cette perfectioo qui se trouve seulement dans le ciel, et j'éprouve au fond du cœur toutes les faiblesses, toutes les passions de l'humanité, comme il est vrai, grâce à vous, moosieur, que j'en éprouve toutes les misères. Moi, j'aurais pu pardonner à mon assassin; j'aurais pu, le poignard dans le cœur, demander sa grâce en expirant; mais jamais de pardon, mais jamais de pitié à celui qui m'a fait un supplice de toutes les heures, de tous les insians, à celui qui est venu, perfide et hypocrite, attaquer le cœur d'une femme par tout ce qu'il y a de plus persuasif, de plus sacré sur la terre, l'amour et la religion; à celui qui, me haïssant au fond de l'ame, est venu me dire mille fois : Je t'aime, pour m'écraser après et devant tous de cette parole glaciale : Je vous trompais, madame, je ne voulais que vous flétrir et vous perdre, je ne vous aimais pas, je ne vous ai jamais aimée.

HENRI, *se levant.* Ah! dans ce moment, c'était moi-même que je trompais... oui, moi-même... dans ce moment, et toujours, lorsque j'ai cru jouer auprès de vous l'amour et la passion... cet amour, malgré moi, malgré tous mes efforts, prenai cioe dans mon ame... cette passion

était réelle, invincible; et même en vous outrageant, je ne pouvais la bannir... Absente ou présente, vous étiez là, toujours là, toujours devant mes yeux... Je devais vous haïr, je le pensais du moins; je demandais ce courage à l'ombre de ma mère... mais je le sentais là... je vous aimais toujours, je vous aimais plus même que je n'avais aimé ma mère, et maintenant, maintenant que je vous revois, non plus bonne et indulgente comme je l'avais espéré, mais menaçante et terrible... eh! bien! je vous.... je t'aime encore, Rita.

RITA, *se levant à son tour.* Ah! vous m'aimez encore, monsieur!

HENRI. Et toute ma vie est dans cet amour.

RITA. Toute votre vie! Ma vengeance est donc enfin complète, et comparable à mes douleurs... affreuse pour moi-même, mais implacable pour vous. Tenez, monsieur.

Elle tire de son sein une lettre.

HENRI. Qu'est-ce donc?

RITA. Le temps est venu d'achever cette lecture, que Perez a interrompue il y a deux mois à Koatven.

HENRI. La lettre de ma mère!

RITA. Lisez, monsieur, lisez.

HENRI. « Un grand secret me pèse, un » secret que je confie à vous seule, Rita. » Je vous ai dit que mon fils Jules pen- » dant mes dernières années était le pré- » féré de mes deux enfans... en voici la » cause... Henri de Vaudray, son frère » aîné, est mort peu de jours après sa » naissance... » Henri de Vaudray mort!... que signifie...? Et pourtant, oui, c'est bien sa main, c'est la main de ma m...

RITA. De la comtesse de Vaudray, monsieur. Continuez.

HENRI, *lisant.* » Un misérable conçut » alors le projet de me cacher cette mort, » et substitua son enfant à celui que j'avais » perdu, se créant par avance un bonheur » de la haute fortune qu'il lui préparait. » Cet homme s'appelait Pierre Didier, et, » je rougis de vous le dire, sa place était » parmi les derniers de nos serviteurs... »

RITA. Continuez, monsieur... » Parmi » les derniers de nos serviteurs... »

HENRI, *reprenant sa lecture.* » Cependant, tant il est vrai que notre cœur nous » trompe, dans cet enfant je ne vis rien, » je ne devinai rien qui me dénonçât la » bassesse de son origine... Quant à Pierre » Didier, il s'était étrangement trompé » dans son attente: l'élévation de son en- » fant ne fut pour lui qu'une longue misère, » une honte continuelle; celui dont il re- » cherchait l'amour l'avait pris en aver- » sion, et repoussait dédaigneusement » toutes ses familiarités... » Oui, cela est vrai... je me le rappelle... Pierre Didier! lui mon père!.... « Si bien que le mal- » heureux, froissé, désespéré des mépris » de son fils, mourut de désespoir après » m'avoir fait à genoux l'aveu de sa faute » et remis les preuves écrites de la naissance » de Jacques, c'était le nom de son enfant. » Comprenez-vous, Rita, quel combat eu » lieu dans mon ame? J'étais honteuse de » ma tendresse pour ce jeune homme, et » je ne pouvais la vaincre; je l'aimais en- » core, et pourtant sa présence m'était » devenue pénible... » (*Parlant.*) Oh! malheureux! malheureux que je suis!

RITA, *semble émue un instant, puis elle porte sa main à son cœur comme pour s'affermir dans sa résolution, et lui dit :* Continuez!

HENRI, *lisant.* « Il partit simple aspirant » de marine; depuis je ne l'ai pas revu... » et aujourd'hui, quand je sens ma mort » approcher, je ne sais encore, Rita, je » n'ose songer quel parti je dois prendre. » Laisser passer à cet homme tous les biens » et les titres de la maison de Vaudray, » faire de lui mon héritier, j'en ai le » droit, puisque avec mon pauvre Jules » nos deux familles sont éteintes... ou » bien révéler une vérité qui le tuerait, » lui, lui que j'ai appelé mon fils... Je vous » envoie donc les preuves de sa nais- » sance... »

RITA, *montrant un petit coffret sur sa toilette et en tirant un papier.* Elles sont là, monsieur.

HENRI, *achevant.* « Et dans mon incerti- » tude, je m'abandonne à vous; vous, que » j'ai éprouvée si bonne et si généreuse, » vous me remplacerez pour décider de sa » destinée... puisque je n'ai pas le cou- » rage de le faire. Ces preuves, je vous lè- » gue le droit de les publier ou de les » anéantir. Adieu, ma fille.

» AMÉLIE, COMTESSE DE VAUDRAY. »

RITA, *se rapprochant de lui, et se tenant debout auprès de son fauteuil.* Ce droit qu'elle m'a donné, je vais l'exercer aujourd'hui. Par moi, Jacques Didier, tu as été élevé au comble des honneurs; par moi la faveur du souverain est venue te chercher au milieu de cette fête, devant toute la noblesse de France.... et par moi tu vas être dépouillé de cet éclat, de cette grandeur qui ne doit pas t'appartenir; devant

toute la noblesse de France, je dirai ton véritable nom, et tu redescendras à ta place.

HENRI, *se relevant avec résignation.* J'attends, madame la duchesse... Quand vous m'avez fait subir cette lecture, j'ai été frappé violemment; en apprenant qui je suis, et, près de perdre par votre volonté le nom honorable que j'ai porté jusqu'à ce jour, je suis tombé faible et anéanti sous le coup de cette grande infortune; et maintenant je ne sais ce qui s'est passé en moi, mais je souris à tout ce qui m'arrive... Je trouve je ne sais quelle funeste joie à voir mon abaissement et votre colère..... Oui, j'avais beau me dire jusqu'à ce jour que mon crime envers vous était excusable; vainement je prenais à témoin les restes sacrés de celle que j'avais crue ma mère, de celui que j'avais aimé de tout le dévouement d'un frère; vainement je me rappelais que j'avais été, comme vous, et plus que vous, madame, victime de la plus atroce imposture; qu'une fois mon erreur reconnue, j'avais puni du moins le misérable auteur de cette lâche perfidie; que le marquis de Sannois était mort de ma main; enfin que tous mes torts avaient été expiés peut-être par mes chagrins et mes remords... ces pensées, et mille autres, n'étouffaient point le cri de ma conscience.... Tout-à-l'heure encore, je vous l'ai dit, j'étais accablé, confondu, honteux de votre clémence, et vous me mettez en paix avec moi-même... Je veux, je désire à mon tour que ma honte soit publique; ma conscience alors ne m'adressera plus de reproches, car le châtiment aura été plus grand encore que la faute. Appelez-les, madame..... J'attends.

RITA, *à part.* D'où vient donc que j'hésite?...Ce calme, cette résignation... je ne croyais pas... Allons, il le faut!

Elle fait un pas vers le fond. Pendant ce temps Henri a enlevé de dessus sa poitrine le grand cordon.

HENRI. Tenez, madame, cet ordre, ce brevet dont, pour un instant m'avait gratifié votre haine, reprenez-les, reprenez-les, ils ne sont pas à moi... (*Il pose le brevet et le ruban sur la toilette de Rita.*) Et cette épée même que je porte... ah! mon épée, je l'ai bien gagnée pourtant... Et lorsque je versais mon sang pour la gloire de la patrie..... lorsque j'entraînais mes braves marins à l'abordage, lorsque je retombais percé de coups sur le pont du navire en criant: Victoire! et vive la France! qu'importait alors au roi, à mes compatriotes, que je m'appelasse Henri de Vaudray ou Jacques Didier?... Le fils du laquais alors se battait noblement, et c'est avec gloire qu'il a obtenu ses premiers grades..... Eh bien! eh bien... ces grades, cette épée, j'y renonce, et je ne veux rien, non, rien qui ait appartenu à Henri de Vaudray..... (*Il jette son épée.*) Mais qu'on me donne seulement, qu'on me donne un mousquet, un sabre... un habit de matelot, et je puis encore reconquérir tous ces grades en combattant, comme autrefois, pour l'honneur de la France, jusqu'au jour où une balle ennemie viendra terminer ma misère: car les balles viennent frapper le roturier aussi bien que le gentilhomme...

RITA, *très-émue.* O ciel! qu'avez-vous dit?

HENRI. Oui, madame, tout désespéré que je suis, et vous l'avez voulu, je ne finirai pas comme a fait celui que je croyais mon frère, par un suicide... Non, je veux réparer, par un trépas glorieux et mes torts envers vous et la honte de ma naissance... le bruit en viendra jusqu'à vous peut-être, et vous vous direz, Rita: Il est mort, lui, mort digne de moi, m'aimant toujours, ne voyant que moi, pensant à moi seule sous le feu même des ennemis, et emportant mon souvenir dans la tombe.

RITA. O mon Dieu! mon Dieu! qu'ai-je fait? malheureuse!

HENRI. Mais appelez-les donc, madame, que tardez-vous davantage? ne voyez-vous pas que je souffre, à les attendre, un supplice plus cruel que la mort?.. Vous hésitez; eh bien! je cours moi-même...

Il marche vers la porte du fond.

RITA, *courant à lui et l'arrêtant.* Ah! restez, restez, Henri! je vous ai méconnu... et moi! moi, j'ai cru lire dans mon cœur... et je vois... oui, je vois enfin que j'étais aveuglée par la colère. Moi, te haïr...et j'ai pu le supposer un instant... ah! loin de moi, loin de moi tous ces affreux projets! plus de haine, plus de vengeance.... ce droit que m'a légué la comtesse de Vaudray, tiens, Henri, voilà comme j'en use...

Elle brûle les papiers à une bougie placée sur sa toilette.

HENRI, *tombant à ses genoux.* Ah! tu m'aimes encore Rita...

SCENE X.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE, *annonçant.* M. le duc de Ri-